

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Fra Diavolo oder Das Gasthaus in Terracina

Auber, Daniel-François-Esprit

Mainz [u.a.], [ca. 1830]

Libretto

[urn:nbn:de:bsz:31-236224](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-236224)

Erster Aufzug.

Eine Art Vorhof vor dem Badhause in der Gegend von Terracina. Mehrere Pfeiler mit Reblaub umschlungen, tragen die Decke des Hausflures, welcher sich über die Bühne zieht. Rechts und links Seitenthüren. Rechts im Vorgrunde ein Tisch, an welchem die Dragoner trinken. Im Hintergrunde eine freundliche Landschaft.

Erster Auftritt.

Chor der römischen Dragoner, Lorenzo, Zerline, seitwärts. Matteo.

Introduction.

N.º I.

Trinket, römische Soldaten,
Trinkt auf neue Waffenthaten;
Wein giebt in dem Krieg
Jedesmal den Sieg.
Klingen unsre Becher,
Gräset uns ihr Becher
Jedesmal Victoria.

Soldaten, zu Lorenzo.

Auf, Lorenzo, schenk' uns ein,
Trinker, römische Soldaten ic.

Einige.

Die That, wenn wir den Räuber fengen,
Sag, welchen Lohn würde sie bringen.

Lorenzo.

Behntausend Pfister.

Soldaten.

Und ganz für uns allein.

Lorenzo.

Ganz allein.

Soldaten.

Und dann noch die Ehre!
Wer doch so glücklich wäre.
Holla Wirtb, gebt uns noch Wein,
Und ihr, Lorenzo, schenket ein.
Römische Soldaten,
Trinkt auf neue Waffenthaten ic.

Matteo

(geht zu Lorenzo, welcher sinend und traurig etwas fern stand.)

Habt ihr zum Trunk den wilden Schwarm geladen,
So bleibt nicht so von fern,
Und nehmt hübsch euer Glas zur Hand.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vestibule d'auberge en Italie, aux environs de Terracine. Le fond, que soutiennent deux piliers, est ouvert et laisse apercevoir un riant paysage. A gauche et à droite, porte latérale; sur le devant, à droite du spectateur une table, autour de laquelle boivent plusieurs carabiniers en uniformes de carabiniers romains.

SCENE PREMIERE.

CHOEUR DE CARABINIERS, LORENZO, ZERLINE,
dans un coin.

INTRODUCTION.

CHOEUR.

En bons militaires,
Buvons à pleins verres:
Le vin au combat
Soutient le soldat.
Il mène à la gloire,
Donne la victoire...

(à Lorenzo.)

Brigadier romain,
Verse nous du vin!

En bons militaires,
Buvons à pleins verres:
Le vin au combat
Soutient le soldat.

PLUSIEURS CARABINIERS.

S'il tombait en notre puissance
Ce bandit, ce chef redouté,
Nous aurions donc pour récompense...

LORENZO.

Vingt mille écus!

PLUSIEURS CARABINIERS.

En vérité?

LORENZO.

Tout autant!

TOUS.

Sans compter la gloire!

Allons, notre hôte, allons, à boire!

(Entre Mathéo, qui apporte de nouvelles cruches de vin et retire celles qui sont vides.)

Vingt mille écus! nous les aurons!

Et mort ou vif nous le prendrons.

Nous le jurons, nous le jurons!

En bons militaires,

Buvons à pleins verres:

Le vin au combat

Soutient le soldat.

MATHÉO, s'adressant à Lorenzo, qui pendant ce temps s'est tenu à l'écart, triste et pensif.

Lorsque c'est vous qui leur payez rasades,
Qu'avec eux on vous voie au moins le verre en main.

Lorenzo.

Trinkt ohne mich, ihr wackeren Kameraden.

Soldaten.

Wie traurig ist Lorenzo's Miene.

Matteo, bei Seite.

Erathen kann ich leicht, was ihm wohl fehlt,
Denn morgen wird, ihr Herrn, Zerline
Mit Franz, dem reichen Pachtersohn, vermählt.
Ich lad' euch alle hiemit ein.

Lorenzo.

Ach! das kostet mir mein Leben.

Soldaten.

So gebt uns Wein!

Matteo.

Sogleich sollte ihr bedienter seyn.

Zerline, zu Lorenzo.

Du willst schon fort?

Lorenzo.

Die Pflicht ruft mich von diesem Ort.

Zerline.

D laß nicht alle Hoffnung schwinden —

Lorenzo.

Sie flieht, da wo die Liebe flieht.

Zerline.

Laß mir den Trost, daß dich mein Auge sieht!

Lorenzo.

Im Kampfe werd' ich finden
Die lang ersehnte Ruh.

Zerline.

Könnst' ich mit dir zum Kampfe eilen.

Lorenzo.

Verbanne mich aus deinem Sinn.

Zerline.

Könnst' ich Gefahren mit dir theilen.

Lorenzo.

Zu deinem Bräut'gam eile hin.
In Schlachten werd' ich finden
Die lang ersehnte Ruh!

(In diesem Augenblicke hört man draußen Lärm, die Dragoner stehen auf.)

Zweiter Auftritt.

Vorige. Milord und Pamela; einige Bedienten,
welche folgen.

Milord. Pamela.

Ach zu Hilfe

Ach zu Hilfe —

Kommt herbei,

Schneller Tod droht uns schon.

LORENZO.

Buvez sans moi, buvez, mes camarades.

LE CHOEUR, à demi voix.

Le brigadier a du chagrin.

MATHÉO, à part.

Moi, je crois deviner d'où provient ce chagrin.
(haut.)

Demain, mes chers seigneurs, ma fille se marie
Au riche Francesco, fermier de ce canton.
Je vous invite tous!

LORENZO, à part.

Plutôt perdre la vie!

LE CHOEUR.

Du vin!... du vin!...

MATHÉO.

Je vais en chercher, et du bon!

(Il sort.)

ZERLINE, s'approchant à Lorenzo.

Lorenzo, vous partez?

LORENZO.

Je vais à la montagne
Combattre ces brigands, et puissé-je y périr!

ZERLINE.

O ciel!

LORENZO.

D'un autre, hélas! vous serez la compagne,
Votre père le veut, je n'ai plus qu'à mourir!

NOCTURNE A DEUX VOIX.

PREMIER COUPLET.

ZERLINE.

Cher Lorenzo, conservons l'espérance.

LORENZO.

En reste-t-il à qui perd ses amours?

ZERLINE.

Reste du moins, c'est calmer ma souffrance.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

DEUXIÈME COUPLET.

ZERLINE.

Mes vœux, hélas! au combat vont te suivre.

LORENZO.

Qu'ai-je besoin de penser à mes jours?

ZERLINE.

Ah! pense à moi, qui sans toi ne peux vivre.

LORENZO.

Adieu, peut-être pour toujours!

(En ce moment on entend un grand bruit au dehors; tous les carabiniers se lèvent.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MYLORD ET MILADY CORBOURG;
un postillon et plusieurs laquais en livrée qui les suivent.

MYLORD, MILADY ET LE CHOEUR.

Au secours!... au secours!

On en veut à nos vies.

Quel pays effroyable!

Ah! c'est épouvantable.

Au secours!... au secours!

On en veut à nos jours.

L o r e n z o.

Was ist das? welch Geschrei!

M i l o r d, ganz erschrocken.

Signor Soldat —

L o r e n z o.

Ein Britte ist's.

Und ein Weibchen schön und reizend.

M i l o r d.

Vor Zorn wollt' ich vergehen.

P a m e l l a.

Und ich vor Angst und Qual!

M i l o r d.

Ach Pamela!

P a m e l l a.

Mein Gemahl!

M i l o r d, hält ihr Riechfläschchen zu.

Ach Pamela — theure Milady —

P a m e l l a.

Ach welche Qual gewährt das Reisen,

Ich kann Italien nicht preisen.

Signor, der Räuber war so ungalant,

Ein wahrer Gentleman vom Land.

Nach England will ich wieder gehen,

Will Italien nicht mehr sehen.

Meine Hute, meine Bänder,

Meine Kleider und Gewänder,

Alles wird verloren seyn.

(zu Milord.) Wie Sie mich im Zorn hier sehen

Hab ich Grund, der für mich spricht,

Mit Ihnen, ich will es gesehen,

Reis ich fortan weiter nicht.

Zerline. Milord. Matteo. Lorenzo. Soldaten.

Gewiß treibt hier in diesen Man sagt, daß hier in diesen
Gründen Gründen

Fra Diavolo sein böses Spiel; Fra Diavolo sein Spielchen
macht.

O eilt den Räuber aufzu- Nur Muth, daß wir den
finden, Räuber finden,

Stellt seiner Grausamkeit Gedenkt des Lohnes der
ein Ziel. uns lacht.
euch

P a m e l l a.

Es will dieß Mißgeschick mir künden,

O tröste nicht auf Muth und Glück.

Hier wirst du keine Freude finden,

Kehr nach England bald zurück.

M i l o r d.

Ach, Sir Brigadier — Ihnen will ich mich er-
klären —

L o r e n z o.

Ich höre, Milord!

M i l o r d.

Ich habe die Ehre, ein Engländer zu seyn, ich
habe entführt Miß Pamela, eine sehr reiche Erbin,
die ich habe had geheirathet aus — aus bloßer In-
clination! (englischer Accent: inclinäschen.)

LORENZO, s'approchant de mylord.

Qu'est-ce donc?... parlez, je vous prie.

MYLORD.

Messié... l'archer.

LORENZO.

C'est un Anglais!

(Regardant Pamela, qui vient de s'asseoir.)

Une femme jeune et jolie!

MYLORD.

J'étais dans la colère!

PAMÉLA, soutenue par Zerline.

Et moi je me mourais!

MYLORD, allant à elle et lui faisant respirer des sels.

Milady... Paméla... Ma chère milady!

C'est ma femme... elle était sensible... à l'infini.

PAMÉLA, se soutenant à peine.

Ah! quel voyage abominable!

En vérité c'est effroyable:

Ce monsieur le brigand

S'était conduit vraiment

En gentleman bien peu galant.

Je n'avais plus l'envie

De revoir l'Italie;

Mes chapeaux, mes dentelles,

Mes robes les plus belles,

Répondez, où sont-elles?

Est-il malheur plus grand?

Oui, mylord, cette aventure

Me mettait en courroux;

Je voulais, je le jure,

Plus voyager avec vous.

ENSEMBLE.

MYLORD.

LES CABANINIERS.

Non, non, jamais plus de voyage,

Pour long-temps j'en suis revenu;

Si je cours davantage

Je veux être pendu

On prétend qu'en ce voi-
sinage
Depuis quelque temps on
l'a vu.
Gagnons avec courage
Le prix qui nous est dû.

PAMÉLA.

Non, non, jamais plus de voyage,

C'était un point bien résolu.

Malgré tout mon courage,

Que mon cœur est ému!

LORENZO.

ZERLINE.

On prétend qu'en ce voi-
sinage
Je tremble qu'en ce voi-
sinage

Depuis quelque temps on
l'a vu.
Ce hardi brigand n'ait
paru;

Mes amis, du courage..

Le bandit est perdu.

Je redoute sa rage...
Que mon cœur est ému!

MYLORD, s'approchant de Lorenzo.

Oui, messié le brigadier, c'est à vous que je
faisais ma déclaration.

LORENZO.

Je vous écoute, mylord.

MYLORD.

Je n'avais l'honneur d'être Anglais; je n'avais
enlevé, selon l'usage, miss Pamela, une riche hé-
ritière que je n'avais épousée par inclination.

P a m e l l a, seufzend.
Ach leider nur zu Gretna Green!

M i l o r d.
Um Nachforschungen zu entgehen, reiste ich hieher nach Italien, nahm sie mit — und auch die Aussteuer, wie ich schon gesagt aus Inclination!

P a m e l l a, wie früher.
Ach ja!

M i l o r d.
Eine kleine Reise von hier, hielt man uns an —

P a m e l l a.
Yes yes Signor, — Banditen!

M i l o r d.
Man legte mich —

P a m e l l a.
Rein man warf Sie —

M i l o r d.
Richtig — man warf mich mit der Nase auf die Erde, drückte mir einige Flintenkolben ins Genick —

P a m e l l a.
Und plünderte unsern Wagen.

L o r e n z o.
Von welcher Seite kamen die Räuber, welches Weges?

M i l o r d.
Das kann ich nicht bestimmen, — denn als sie in den Wagen guckten — habe ich geschlafen an der Seite von Milady.

P a m e l l a.
Yes — Milord schläft überhaupt gern, und ich hab' es stets gesagt — das viele Schlafen wird Ihr Unglück seyn!

L o r e n z o.
Was hat man Ihnen genommen.

M i l o r d.
Sie haben alles durchframt.

P a m e l l a.
Alle meine Diamanten sind fort.

M i l o r d.
Und sie waren so schön und so theuer! (englisch. Accent: und sie wären ic.)

P a m e l l a.
Und ich sah so hübsch mit ihnen aus.

L o r e n z o.
Kein Zweifel, es war Diavolo's Bande. Wo flohen sie hin?

M i l o r d.
Nach dem Gebürge zu — und unsere Diamanten auch!

L o r e n z o.
Auf, Dragoner, Marsch! noch einen Reiterschluß und dann zu Pferde.
(Matteo schenkt ein.)

Z e r l i n e, zu Lorenzo.
Dieser Räuber, lieber Lorenzo, soll ein fürchterlicher Mensch seyn! ach, wenn Du nur kein Unglück hast.

L o r e n z o.
Früher war mir das Leben lieb — jetzt hat es keinen Werth mehr für mich.

P A M E L A, seufzend.
Oh oui! à Gretna-Green!

M Y L O R D.
Et pour éviter les poursuites, je havis voulu voyager en Italie avec elle, et la dot que je havis enlevé aussi, comme je disais à vous, par inclination.

P A M E L A, seufzend.
Oh oui!

M Y L O R D.
Et, à une lieu d'ici, le postillon à moi, il avait été arrêté.

P A M E L A.
Yes, par des bandits . . . Oh Dieu!

L O R E N Z O.
De quel côté venaient-ils?

M Y L O R D.
Quand ils ont attaqué moi, je dormais dans le landau . . . près de milady.

P A M E L A.
Yes. Maintenant, mylord dormait beaucoup, aussi je disais: cela portera malheur à vous, mon cher mylord.

L O R E N Z O.
Et que vous ont-ils dérobé?

M Y L O R D.
Ils avaient fouillé partout, et avaient pris . . .

P A M E L A.
Tous mes diamans.

M Y L O R D.
Ils étaient si beaux!

P A M E L A.
Et ils allaient si bien à moi!

L O R E N Z O.
C'est la bande que nous poursuivons, celle de Fra-Diavolo! De quel côté se sont-ils réfugiés?

M Y L O R D.
Vers la montagne, et nos diamans aussi.

L O R E N Z O, à ses soldats.
Allons, messieurs, en route! buvez le coup de Pétrier, et dirigeons-nous de ce côté.
(Pendant que Mathéo verse à boire aux soldats.)

Z E R L I N E, s'approchant de Lorenzo et à demi-voix.
On dit ce brigand si redoutable . . . s'il vous arrivait malheur?

L O R E N Z O.
Autrefois je pouvais tenir à la vie... mais maintenant . . .

Lorenzo. **Zerline.**

Lorenzo.
Morgen heirathest Du ja. Dein kindlicher Gehorsam geht über deine Liebe, doch mach ich dir keine Vorwürfe. Leb wohl, sey glücklich, und gedenke meiner zuweilen — auch wenn ich vielleicht gefallen seyn sollte.

Zerline.
Du wirst leben, ich werde für Dich beten.

Lorenzo.
Bitt' und bete, daß ich morgen nicht den Tag deiner Hochzeit erlebe.

Zerline.
Was sagst Du.

Lorenzo, trocknet schnell eine Thräne.
Fort fort — die Pflicht vor Allem! Bald, Milord, bring' ich hoffentlich gute Nachricht. Adieu Vater Matteo, lebe wohl Zerline.
(Rasch mit den Soldaten ab.)

Dritter Auftritt.

Milord, Pamela, Matteo, Zerline.

Milord.
Der Herr Lieutenant schien sehr bewegt — ja der verdamnte Fra Diavolo bringt alles in Bewegung.

Matteo.
Sie irren, Milord. Lorenzo kennt keine Furcht, hat früher den Krieg in einem französischen Regimente mit gemacht, ist brav, hat nur einen Fehler.

Pamella.
Und welchen?

Matteo.
Er ist verliebt, hat nichts als seinen Sold und eine Büchsenkugel zur Aussicht.

Milord.
Freilich, solche Aussicht ist ein unsicheres Kapital.

Matteo, seine Tochter ansehend.
Sonst — wär mir's gerade gelegen gewesen — aber man muß auch die Vernunft zu Rathe ziehen. Frisch, Zerline — Gläser und Flaschen fort.

Milord.
Ich habe große Lust, den Muth der hiesigen Einwohner mit einigen Guineen zu beleben. (Zu Matteo.) Herr Wirth, wollen Sie eine Anzeige stillsetzen, ich will demjenigen, der mir meinen Verlust wieder bringt, sehr viel Geld versprechen.

Matteo.
Sehr gern.
(Setzt sich und schreibt, was ihm Milord Stoolbarn leise dictirt.)

Pamella
(beobachtete Zerline, welche links in einem Winkel saß.)
Miß Zerline weinte, sie muß wohl Kummer haben, ist dem so?

Zerline, sich fassend.
Ach nein, Signora. (Trocknet die Augen.)

Pamella.
Yes, yes — ich versieh — der junge Dragoner — er warf dir Blicke zu, und diese Blicke sprechen — ach, ich liebe dich wie mein Leben!

Lorenzo! **ZERLINE.**

LORENZO.
Demain vous en épouserez un autre; vous avez eu plus d'obéissance pour votre père que d'amour pour moi... je ne vous en serai point de reproches... Adieu, soyez heareuse, et pensez à moi quand je ne serai plus...

ZERLINE.
Vous vivrez... vous vivrez... je serai des vœux pour vous!

LORENZO.
Des vœux!... oui, faites-en pour que demain je ne puisse pas voir votre mariage.

ZERLINE.
Que dites-vous!

LORENZO, essayant une larme.
Allons! allons! le devoir avant tout. J'espère, mylord, vous rapporter de honnes nouvelles. Adieu, père Mathéo. Adieu, Zerline... (à ses soldats.) En marche!
(Il sort avec ses soldats.)

SCÈNE III.

MYLORD, PAMELA, MATHEO, ZERLINE.

MYLORD.
Il avait l'air bien ému le brigadier. Ce Fra-Diavolo, il effrayait tout le monde.

MATHEO.
Vous vous trompez... Lorenzo n'a peur de rien... Il a servi dans l'armée d'Italie avec les Français... C'est un brave garçon qui n'a qu'un défaut...

PAMELA.
Et lequel?

MATHEO.
Il est amoureux, et n'a pour s'établir que sa paie de soldat, et des coups de fusil en perspective.

MYLORD.
Ce n'était pas assez pour vivre.

MATHEO.
Sans cela je n'aurais pas demandé mieux... (regardant sa fille) mais il faut de la raison... Allons, Zerline, serrez ces verres, ces bouteilles.

MYLORD.
Je havais envie de donner du courage aux gens du pays avec des guinees. (s'avancant vers Mathéo.) Messic l'hôteesse, voulez-vous rédiger une pancarte, où je promettrai de l'argent beaucoup à celui qui rapporterait à nous ce que nous avons perdu?

MATHEO, se mettant à la table à droite, et écrivant pendant que mylord lui dicte à voix basse.
Volontiers.

PAMELA, observant Zerline qui a été s'asseoir dans un coin à gauche.

Miss Zerline pleurait? elle avait du chagrin?

ZERLINE, essayant ses yeux.
Moi! madame, pas du tout.

PAMELA.
Yes, je m'y connaissais... La petite brigadier, il avait lancé à vous un regard qui disait: O! je vous aime beaucoup!

Zerline.

Ach, Signora —

Pamella.

Ich kenne das — ach, eine Heirath aus Liebe, aus Inclination (inclinäschen) ist so theuer — nicht wahr, Milord —

Milord.

(im dictiren zu Matteo, welcher das Verzeichniß der geraubten Sachen aufnimmt.)

Kostet mich über 20,000 Lire (Franken.)

Pamella, etwas zornig.

Hören sie nicht, Milord.

Milord.

Sie quälen und stören mich, meine Theure — eben will ich die Belohnung für den Finder bestimmen, (zu Matteo) schreibt 3000 Lire.

Pamella.

Das ist zu wenig — schreiben Sie 10,000 Lire; der Schmuck allein war gegen 300,000 Lire werth. Ist er verloren, ist es lediglich ihre Schuld, Milord, warum blieben sie nicht auf der Landstraße?

Milord.

Um dem galanten Cavalier zu entgehen, der uns fortwährend auf dem Fuße folgt.

Pamella.

Können Sie ihm verwehren den Weg zu reisen, welchen wir nehmen?

Milord.

No — aber verwehren Sie anzublicken, und mit Ihnen zu singen. The devil hol' die verdammte Barcarol, die ich noch gestern Abend mit anhören mußte, ich have kein Plaisir bei ihr Duo!

Pamella.

Es ist doch wohl erlaubt zu musciren! (musciren.)

Milord.

Yes, aber nicht zu coquettiren.

Pamella.

Ich coquettire nie, have nicht coquettirt, und werde —

Milord.

Yes, Sie have coquettirt! yesterday! und das will ich nicht.

Pamella.

Sie wollen nicht (englischer Accent: wuollen).

Milord.

Das heißt, ich will und will nicht! verstehn wir uns.

(Während des Duo besetzen Matteo und Zerline die Anzeige des Verdes an den Pfeilern im Hintergrunde des Gasthofes.)

1.

Milord.

Ich möchte gern, ich möchte gern

Bewundert Sie Milady sehen,

Der Fashionable soll von fern

Vor ihrer Anmuth Reizen stehen.

Das möcht' ich gern, das möcht' ich gern.

Doch daß der Stuger jeden Trit

Befrittelt, wigelt und bespricht

Und folgt mit unverschämtem Trit,

Das will ich nicht, das will ich nicht,

Nein, nein, nein, nein, nein Goddam,

Das will ich nicht, das will ich nicht.

(Englischer Accent: wuill, wuill.)

ZERLINE, effrayée.

Madame! . . .

PAMELA.

Ce était bien . . . Ce était si joli les mariages d'inclination! (tendrement.) N'est-ce pas, mylord? (voyant qu'il ne répond pas, et avec colère) mylord?

MYLORD, de l'autre côté occupé avec Mathéo.

Vous voyez que j'étais occupé, et vous tourmentez moi . . . Je faisais la planquette pour le récompense. (à Mathéo.) Vous avez écrit que je promettais trois mille francs?

PAMELA.

Ce était pas assez! mettez dix mille francs . . . L'écrin il en valait trois cents mille! et s'il était perdu, ce était la faute à vous, qui avez voulu prendre le chemin de traverse.

MYLORD.

Pour éviter ce cavalier si élégant qui nous suivait partout, et qui s'arrêtait toujours dans les mêmes auberges.

PAMELA.

Je pouvais pas empêcher lui de faire la même route.

MYLORD.

Vous pouvez empêcher vous de le regarder et de chanter, comme hier au soir, ce petit barcarolle qui amusait pas moi du tout.

PAMELA, avec humeur.

On peut pas faire le musique?

MYLORD.

Vous faisiez pas le musique, vous faisiez le coquetterie avec lui.

PAMELA.

Moi! le coquetterie!

MYLORD.

Yes, milady; je l'avais vu, et je déclare ici que je ne voulais pas.

PAMELA.

Vous ne voulez pas?

MYLORD.

C'est-à-dire . . . je voulais bien, mais je ne voulais pas! entendons-nous!

(Pendant les couplets suivans, Mathéo et Zerline vont placarder en-dedans et en-dehors des piliers de l'auberge les affiches que Mathéo vient d'écrire.)

PREMIER COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien

Que l'on trouve vous très aimable

Et que de loin maint fashionable

Admire aussi votre maintien . . .

Je voulais bien, je voulais bien;

Mais qu'en tous les lieux où je passe

En lorgnant vous avec audace,

Un galantin suive vos pas . . .

Je voulais pas . . . je voulais pas;

Goddam! je voulais pas.

2.

Ich bin so gut, ich bin so gut,
 Sie müssen mir das eingestehn,
 Um Sie modern geschmückt zu sehn,
 Verschwende ich mein Hab und Gut,
 Ich bin so gut, ich bin so gut.
 Doch gieng es nur nach ihrer Bitte,
 Müßt ich nach dieses Landes Sitte,
 Hier stets ein Ecisbeo seyn.
 Das will ich nicht, das will ich nicht!
 Nein, nein, nein, no, no, no Goddam!
 Das will ich nicht, das will ich nicht.

5.

P a m e l l a.

Ich möchte gern, ich möchte gern.
 Geneigt mich zeigen ihrem Lobe,
 Hübsch sparen in der Garderobe!
 Das möcht' ich gern, das möcht' ich gern,
 Denn mein Gemüth ist sanft und still,
 Gehorsam war mir stets Pflicht!
 Doch trozt man mir und ruft ich will!
 Dann will ich nicht, dann will ich nicht.
 Nein, nein, nein, no, no, no mein Herr!
 Dann will ich nicht, dann will ich nicht.

M i l o r d.

Sie werden wollen müssen — denn nie werden Sie
 den Herrn Marquis aus Neapel wiederschen.

M a t t e o.

Halt, da fährt ein Wagen vor!

Vierter Auftritt.

Vorige. Der Marquis.

Q u i n t e t t.

M a t t e o.

Recitativ.

Seht, ein Wagen hält still!
 Welch Glück für unser Haus,
 Ein Cavalier steigt aus.
 (Der Marquis tritt auf.)
 Gewiß ein großer Herr!
 Und wohnen will er hier.

M i l o r d.

Seh' ich recht, ja er ist es.

P a m e l l a.

Ja, es ist der Marquis!

M a r q u i s, artig.

Milady treff' ich hier.

M a r q u i s.

Z e r l i n e.

Wen seh' ich, sie ist es,
 Mir lächelt heut das Glück.
 Was seh' ich, sie ist es,
 Welch schöner Augenblick.

Was hör' ich, sie war' es,
 Wie fesselt sie sein Blick.
 Was hör' ich, sie war' es,
 Wohl lächelt ihm das Glück.

M i l o r d. P a m e l l a.

Was seh' ich, er ist es,

Er folgte dreist uns bis hieher.

Wen seh' ich, er ist es,

Ich zweifle nun nicht mehr.

DEUXIEME COUPLET.

Je voulais bien, je voulais bien
 Payer les bijoux et la soie;
 Et pour qu'à la mode on vous voie,
 Par an dépenser tout mon bien...
 Je voulais bien, je voulais bien;
 Mais moi suivre votre méthode,
 Mais être un époux à la mode
 Comme on en voit tant ici-bas
 Je voulais pas, je voulais pas;
 Non, non, non, non, je voulais pas,
 Goddam! je voulais pas.

TROISIEME COUPLET.

P A M E L A.

Je voulais bien, je voulais bien
 Être sage et jamais coquette,
 Et s'il le faut, pour ma toilette
 Ne plus dépenser jamais rien;
 Je voulais bien, je voulais bien,
 Car, par goût et par caractère,
 Je suis très douce d'ordinaire;
 Mais dès qu'on dit: je veux... hélas!
 Je voulais pas, je voulais pas;
 Non, non, non, non, je voulais pas,
 Mylord, je voulais pas.

M Y L O R D.

Ah! vous voulez pas. Il faudra pourtant bien...
 car j'entends plus que vous voyiez jamais ce mar-
 quis napolitain.

M A T H É O, se levant et écoutant.

C'est le bruit d'une voiture?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, puis LE MARQUIS.

Q U I N T E T T E.

M A T H É O, regardant par la droite.

Un landau qui s'arrête... ah! quel bonheur extrême!
 C'est quelque grand seigneur qui vient loger ici.

(Voyant entrer le marquis.)

Oui, c'est un grand seigneur.

M Y L O R D.

Qu'ai-je vu? c'est lui-même!

P A M É L A.

C'est monsieur le marquis!

M Y L O R D, avec fureur.

Comment! c'est encor lui?

L E M A R Q U I S.

Comment! c'est milady!

E N S E M B L E.

L E M A R Q U I S.

M Y L O R D.

Que vois-je? c'est elle! Surprise nouvelle!

C'est la charmante mi- Comme il regarde Mi-
 lady! lady!

Que vois-je? c'est elle Surprise nouvelle,

Que je retrouve ici! Comment, c'est encor
 lui!

P A M É L A.

Surprise nouvelle!

Il a suivi nous jusqu'ici?

Surprise nouvelle!

Comment, c'est encor lui!

Matteo, seinen Dienern winkend.
Holla! — Signor, was steht zu Befehle.

Marquis.

Geduld, ihr braucht euch nicht so sehr zu eilen,
Denn bis morgen den' ich hier zu wollen!

Milord, zu Pamela.

Vernehmen Sie — bis morgen will er wollen,
Und das geschieht nicht wegen mir —
Rein, Ipreiwegen bleibt er hier.

Marquis.

Ja ich folg' den Scherzen,
Die Zufall mir beut,
Zur Ländelei mit Herzen,
Ist Glück und Lieb' bereit.

Pamella.

Ja es ist die Liebe,
Die aus ihm spricht,
Entflammt' ich diese Triebe —
So kann ich dafür nicht.

Zerline.

Ach, es scheint, die Dame
Raubt ihm die Ruh.
Er wirft ihr süße Blicke,
Verliebte Winke zu.

Marquis. **Zerline**. **Matteo**.

Wen seh' ich, sie ist es ic. Was hör' ich, sie wär' es ic.

Milord. **Pamella**.

Wen seh' ich, er ist es ic.

(Gegen Ende des Auftritts zwingt Milord seine Gemahlin sich zu entfernen, sie verbeugt sich noch im Abgehen gegen den Marquis.)

Fünfter Auftritt.

Marquis, setzt sich an den für ihn bereiteten Tisch.

Matteo und **Zerline**.

Matteo.

Frisch, mein Töchterchen, besorge alles was der Herr Marquis befehlen wird. Ich hoffe, Sie werden mit meinen Leuten und meiner Zerline zufrieden seyn. Ich muß heut' Abend fort — aber sie bleibt hier als Wirthschafterin.

Marquis.

Ihr verreißt vielleicht.

Matteo.

Ein paar Stunden von hier zu meinem künftigen Schwiegersohn, dem Pächter Francesco, morgen soll die Hochzeit seyn, und ich will ihn und die Gäste holen.

Zerline, bei Seite.

O Himmel!

Marquis.

Habt ihr viel Gäste im Hause?

Matteo.

Wisser Ew. Gnaden, Milord noch und seine Gemahlin!

ZERLINE.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur
le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris.

MATHÉO.

C'est elle, c'est elle
Que cherchait monsieur
le marquis;
C'est elle, c'est elle
Dont son cœur est épris.

MATHÉO, à ses gens, montrant le marquis.
Que l'on serve sa seigneurie ...

LE MARQUIS.

J'ai le temps, pourquoi vous hâter?
(Regardant Pamela.)

Je compte en cette hôtellerie
Jusqu'à demain matin rester.

MYLORD, bas à sa femme.

Vous entendez? ce départ qu'il retarde,
C'était pour vous, assurément.
Et comme il vous regarde!
Tenez, encor en ce moment!

LE MARQUIS.

La bonne folie,
Mon ame est ravié,
La fortune et l'amour secondent tous mes vœux.

PAMELA.

De moi, bien jolie,
Son ame est ravié;
Est-ce ma faute, moi, s'il était amoureux?

ZERLINE.

Qui, cette étrangère
Aura su lui plaire;
Il lui fait des doux yeux, les yeux d'un amoureux.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

MYLORD.

Que vois-je? c'est elle, etc. Surprise nouvelle! etc.

PAMELA.

Surprise nouvelle! etc.

ZERLINE.

MATHEO.

C'est elle, c'est elle, etc. C'est elle, c'est elle, etc.
(A la fin de ce morceau, mylord force Pamela à rentrer dans l'auberge. Elle fait en sortant une révérence au marquis.)

SCÈNE V.

LE MARQUIS, à table. **MATHÉO**, **ZERLINE**,
garçons d'auberge.

MATHÉO, à Zerline.

Allons donc, petite fille, servez monsieur le marquis ... J'espère que monseigneur sera content du zèle de mes gens, et de ma fille, que je laisse maîtresse de la maison, car je suis obligé ce soir de m'absenter.

LE MARQUIS.

Ah! vous partez?

MATHEO.

Dans l'instant. Je vais coucher à deux lieues d'ici chez Francesco, mon gendre, que j'amènerai demain matin avec toute la noce.

ZERLINE, à part.

Ah! mon Dieu!

LE MARQUIS.

Avez-vous beaucoup de monde dans cette auberge?

MATHEO.

Vous, monseigneur, et ceux que vous venez de voir, mylord et milady.

weiter niemand, (kann einen Augenblick nach) Milady

ist allerliebste, aber Milord scheint etwas übler Laune zu seyn.

Zerline.

Kein Wunder, wenn man so eben von Banditen und Räubern ausgeplündert ist.

Marquis, während dem Essen.

Ach — ich glaube nicht an diese Räubermährchen!

Matteo.

Ich glaube an diese Räuber wie an unsern Herrgott, und —

Marquis.

Mährchen, um die Reisenden zu erschrecken. Bei Tag und Nacht hab' ich diese Berge durchstreift, ich habe keinen Räuber gesehn, ich bin nie angefallen worden.

Matteo.

Sonst — seher vielleicht, aber seit Fra Diavolo hier haust.

Marquis.

Fra Diavolo — wer ist das?

Zerline.

Von dem Spitzbuben haben sie auch nichts gehört — das ist — wie soll man's nennen, der Haupt- und Matador-Bandit!

Matteo.

Der ist überall!

Zerline.

Und nirgend — wenn man ihn fangen will!

Matteo.

Von einem Cardinal hat er ein Amulett gestohlen, und damit macht er sich unsichtbar.

Marquis.

Nicht möglich.

Zerline.

Ja — unsichtbar haben wir ihn alle gesehen! und die Kugeln —

Marquis.

Nun, was ist mit den Kugeln!

Zerline.

Nichts ist mit den Kugeln, sie thun ihm nichts, sie prallen von ihm zurück, oder er fängt sie mit den Händen, und steckt sie, mir nichts, dir nichts, in die Tasche!

Marquis.

In welche Tasche denn? mein Kind!

Zerline.

Ach, das weiß der liebe Himmel! Wir haben auch ein Lied auf ihn.

Marquis.

Schon ein Lied auf ihn!

Matteo.

Ja Ew. Gnaden, ihm zu Ehren, ein langes Lied!

Zerline.

Zwei und zwanzig Strophen — wenn Ew. Gnaden befehlen, will ich's singen während sie speisen.

Marquis.

Muß ich durchaus alle zwei und zwanzig Strophen hören?

Zerline.

Nach Belieben.

Matteo.

Wir zwingen Niemand.

Marquis.

Bravissimo!

LE MARQUIS.

Pas d'autres? (après un instant de réflexion.) Milady est jolie: mais mylord est de mauvaise humeur.

ZERLINE.

On le serait à moins. Il a été attaqué et dévalisé par les bandits de la montagne.

LE MARQUIS, toujours mangeant.

Pas possible! je ne crois pas aux voleurs.

MATHEO.

Moi j'y crois comme en Dieu, et en Notre-Dame des Rameaux, notre patronne.

LE MARQUIS.

Ce sont des histoires pour effrayer les voyageurs. J'ai parcouru de jour et de nuit les montagnes, et je n'ai jamais été attaqué.

MATHEO.

Autrefois, peut-être; mais depuis que Fra-Diavolo s'est établi dans ce canton...

LE MARQUIS.

Fra-Diavolo? Qu'est-ce que c'est que cela?

ZERLINE.

Vous n'en avez pas entendu parler? un fameux bandit...

MATHEO.

Qui est partout...

ZERLINE.

Et qu'on ne peut jamais joindre.

MATHEO.

Il a une amulette qu'il a volée à un cardinal, et qui le rend invisible.

LE MARQUIS.

Voyez-vous cela!

ZERLINE.

Et les balles des gendarmes rebondissent sur sa peau.

LE MARQUIS.

Vraiment!

ZERLINE.

Oui, monseigneur; et comme dit la chanson...

LE MARQUIS.

Il y a une chanson sur lui?

MATHEO.

Une fameuse en son honneur!... Vingt-deux couplets!... Si, pendant son dîner, monseigneur veut permettre

LE MARQUIS.

Est-on obligé de l'entendre tout entière?

MATHEO.

C'est au choix des voyageurs; on ne force personne.

LE MARQUIS.

A la bonne heure.

M a t t e o

(holt eine Mandoline, die an der Mauer hing.)

Hier, Zerline, nimm.

Z e r l i n e

(legt sie auf den Tisch, ohne daß sie dem Marquis hinderlich wird.)

Danke, Vater, ich werde ohne Mandoline singen.

R o m a n z e.

Z e r l i n e.

1.

Erblickt auf Felseshöhen
Den stolzen Räuber dreist und hehr!
Fest gestützt auf sein Gewehr,
Seht ihn drohend stehen.
Er nähert sich, es winkt
Sein rother voller Federbusch,
Und sein Sammet-Mantel sinkt
Wohl auf sein reiches Kleid.
Bittert! denn in Sturmes Droh'n
Aust des Echo's banger Ton:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

2.

Und zürnet seine Stirne,
So hebt der kühnste Feind im Streit,
Doch manche hübsche Dirne
Lobt seine Urtigkeit.
Ich selbst kann das bezeugen,
So manches Mädchen traf sein Blick,
Und langsam und mit Schweigen
Kehrt es zum Wald zurück.
Bittert! denn den Räuber betrachtend, —
Aust man leis' und schmachkend:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

3.

M a r q u i s.

Vielleicht oft ohne Gründe,
Klage manches Herz den Räuber an,
Damit es Ursach finde,
Daß Liebe klagen kann.
Auf seinen Namen waget
So mancher Jüngling wohl sein Glück,
Dem Keuling, welcher jaget,
Lacht oft Fortuna's Blick!
Bebet, bebet vor Seufzern der Liebe, —
Und nennt die Herzensliebe:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

Sechster Auftritt.

Vorige. **B e p p o**, **G i a c o m o**, erscheinen im
Hintergrunde.

Z e r l i n e.

Himmel — wer ist denn das?

M a t t e o (verb.)

Was verlangt ihr.

B e p p o.

Herberg nur für diese Nacht.

G i a c o m o.

Im Namen der Schutzpatronin!

MATHEO, détachant de la muraille une mandoline et la
présentant à Zerline.

Tiens, ma fille . . .

ZERLINE, la repoussant de la main et la plaçant près d'elle
sur le coin de la table.

Merci, mon père, je chanterai bien sans cela.

PREMIER COUPLET.

Voyez, sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi,
Son mousquet est près de lui,
C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau,
Et couvert de son manteau
Du velours le plus beau.
Tremblez! . . . au sein de la tempête,
Au loin l'écho répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

DEUXIÈME COUPLET.

S'il menace la tête
De l'ennemi qui se défend;
Pour les belles on prétend
Qu'il est tendre et galant.
Plus d'une qu'il arrête
(Témoin la fille de Pietro).
Pensive rentre au hameau,
Dans un trouble nouveau.
Tremblez! . . . car voyant la fillette,
Tout bas chacun répète:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

TROISIÈME COUPLET.

LE MARQUIS, se levant.

Il se peut qu'on s'abuse,
Ma chère enfant; peut-être aussi
Tout ce qui se prend ici
N'est-il pas pris par lui.
Souvent, quand on l'accuse,
Auprès de vous maint jouvenceau,
Pour quelque larcin nouveau
Se glisse incognito!
Tremblez! . . . cet amant qui soupire,
C'est de lui qu'on peut dire:
Diavolo! Diavolo!
Diavolo!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, **BEPPO**, **GIACOMO**, paraissant
près des piliers du fond.

ZERLINE.

Ah! mon Dieu! qu'ai-je vu!

MATHÉO, brusquement.

Qu'est-ce? que demandez-vous?

BEPPO.

L'hospitalité pour cette nuit.

GIACOMO.

Au nom de Notre-Dame des Rameaux!

MATTEO.

Hier ist kein Aufenthalt für Abentheurer und Vagabunden.

BEPPPO.

Wir sind Pilger!

ZERLINE.

Wenn dem so wäre, lieber Vater.

MATTEO (hart.)

In solchem Aufzuge!

BEPPPO.

Ein Gelübde zwingt uns —

MATTEO.

Und welches?

GIACOMO.

Unser Glück zu versuchen.

MATTEO.

Dazu ist hier nicht der Ort.

MARQUIS

(zieht die Börse und gibt ihnen etwas Geld.)

Nehmt — im Namen dieses hübschen Mädchens.

BEPPPO. GIACOMO.

Ach, gnäd'ger Herr Marquis!

MATTEO, schnell und erstaunt.

Sie kennen Ew. Gnaden.

MARQUIS.

Ja wohl; heute Morgen begegnete ich den armen Teufeln und beschenkte sie schon einmal. Herr Birth, ihr Abendessen und Nachtlager werde ich zahlen — wie viel? —

MATTEO.

Drei Lire für den Kopf, Signor.

MARQUIS.

Mehr als diese Köpfe werth sind, indessen abgemacht.

MATTEO.

Ew. Gnaden Empfehlung genügt, mehr bedarf es nicht.

ZERLINE.

Vater, sie können da oben schlafen.

MATTEO.

Nicht im Hause, wenn ich nicht da bin. Giovanni, (ein Kellner kommt) gib ihnen zu essen, und dann hier im Nebenhaus auf dem Boden machst du ihr Nachtlager. (Zu Andern). Das Abendessen für Milord. Du, Zerline, begleite mich bis zur Kapselle, wir plaudern von deinem künft'gen Mann. (Zum Marquis). Ew. Gnaden wünsch' ich angenehme Ruh'; mögt' ich so glücklich seyn, Sie noch morgen hier zu treffen.

MARQUIS.

Ich hoff' es, — ich schlafe lange. Adio, adio! Leb wohl, schönes Kind!

MATHEO.

On ne reçoit pas ainsi des mendiants, des vagabonds.

BEPPPO.

Nous sommes des pèlerins.

ZERLINE.

Mon père, si c'était vrai!

MATHEO.

Sous un pareil costume!

BEPPPO.

Nous sommes partis pour remplir un vœu.

MATHEO.

Et lequel?

GIACOMO.

Celui de faire fortune.

MATHEO.

Ce n'est pas ici que vous la trouverez.

LE MARQUIS, se levant et ouvrant sa bourse, où il prend un peu de monnaie.

Peut-être! tenez... tenez, voici ce que je vous donne au nom de cette belle enfant.

BEPPPO et GIACOMO.

Ah! monsieur le marquis!

MATHEO, étonné.

Ils vous connaissent?

LE MARQUIS.

Oui, ce sont de pauvres diables que j'ai rencontrés ce matin, et à qui j'ai déjà fait l'aumône... Monsieur l'hôte, je veux bien payer leur souper et leur coucher.

MATHEO.

Ce sera un écu par tête.

LE MARQUIS.

Par tête!... c'est peut-être plus qu'elles ne valent... n'importe!

MATHEO, recevant l'argent.

Dès que monsieur le marquis s'y intéresse, il n'y a pas besoin d'autre recommandation.

ZERLINE.

Mon père, on va les loger tout là-haut?

MATHEO.

Pas dans la maison, surtout quand je vais passer la nuit dehors... Jean, vous leur donnerez un morceau, et puis vous les conduirez vous-même à la grange, ici à côté. (aux autres gens de l'auberge.) Rentrez, et préparez le souper de mylord. (à Zerline.) Toi, ma fille, tu vas me conduire à quelques pas d'ici, jusqu'à l'hermitage, et nous parlerons de ton prétendu. (au marquis.) Adieu, monsieur le marquis; j'espère, demain matin, en revenant avec mon gendre, retrouver encore votre seigneurie.

LE MARQUIS.

Je l'espère aussi... je me lève tard... Adieu, notre hôte, bon voyage. Adieu, ma belle enfant.

(Les domestiques rentrent dans l'hôtellerie; Mathéo, qui a pris son chapeau et son bâton, sort par le fond avec Zerline.)

Siebenter Auftritt.

Marquis. Beppo. Giacomo.

(Marquis sitzt am Tische, einen Zahnstecher in der Hand).

Beppo

(nimmt die Flasche, die auf dem Tische steht, ein Glas und schenkt sich ein).

Dein Wohlseyn — du sollst leben.

Marquis

(dreht sich um, stolz, als habe er nicht recht gehört).

He!

Beppo, wie früher.

Ich sag' — dein Wohlseyn.

Marquis

Was hat dieser Kerl für eine Art?

Giacomo, den Hut vom Kopfe.

Perdoni, Kapitain! es ist ein Rekrut, der wenig Lebensart und Respekt versteht. *(Zu Beppo).* Nimm deinen Deckel ab, Kerl. *(Reißt ihm den Hut vom Kopfe).* Er weiß noch nichts von Disciplin, Kapitain, aber ist sonst aus gutem Hause, ehrlicher Leute Kind; seine Mutter starb im Gefängnisse, der Vater sitzt noch; — er war Haushofmeister, Sekretair, hat sich die Finger kurz geschrieben, und will sie sich jetzt wieder bei uns lang arbeiten. Er ist herzhast.

Marquis

Damit ist's nicht allein gethan, man muß zu leben wissen. Solch miserables Gesindel, als ich jetzt die Ehre habe zu commandiren, hab' ich in meinem Leben nicht gesehen. Zum Glück, daß ich noch ein wenig Disciplin und Ordnung in diese Kerle gebracht. *(Zu Giacomo).* Wasser! *(Streift sich die Ärmel auf, Giacomo gießt ihm aus der Caraffe Wasser auf die Hände; Marquis wäscht sich).* Bei der ersten Vertraulichkeit *(zu Beppo)* schlag' ich dir den Schädel ein; dann wird die Ungezogenheit ein Ende haben.

Beppo.

Das glaub' ich auch.

Giacomo.

Er hält Wort.

Beppo.

So!

Giacomo.

Ja.

Marquis.

Serviette! *(Trocknet sich die Hände).* Was führt euch her?

Beppo, den Hut unter dem Arm.

Unser Streich ist gelungen. Milords Diamanten sind unser.

Marquis.

Das wußt' ich längst.

Giacomo.

Alles traf zu, wie Sie uns vorhergesagt.

Marquis.

Das wußt' ich. Nicht umsonst bin ich Milord nachgereist, habe in allen Gasthäusern mit ihm soupirt, mit Milady Barcarolen gesungen; — glaubt mir, daß Barcarolensingen mit Milady ist ein sauer Stück Arbeit.

Giacomo.

Wir erkennen dankbar, Kapitain, was Sie für uns und unsere gute, rechtschaffene Bande thun.

SCENE VII.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

(Le marquis est assis sur le devant du théâtre, près de la table à droite, et tient un cure-dent; Beppo et Giacomo regardent si tout le monde est parti.)

BEPPO, redescendant le théâtre, et prenant la bouteille qui est sur la table, se verse un verre de vin.

A ta santé!

LE MARQUIS, se retournant avec hauteur.

Heim!

BEPPO, de même.

Je dis: à ta santé!

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que c'est que de pareilles manières?

GIACOMO, le chapeau bas.

Excusez, capitaine, c'est une recrue qui ne sait pas encore le respect qu'on vous doit. *(bas à Beppo.)* Ote donc ton chapeau! Il n'est pas encore au fait, mais il sort d'une bonne maison, c'est un ancien intendant qui veut travailler maintenant en brave, et à découvert.

LE MARQUIS.

Il ne suffit pas d'être brave, il faut encore être honnête et savoir vivre. Je n'ai jamais vu, dans l'origine, de troupe plus mal composée que celle que j'ai l'honneur de commander. Les bandits les plus mal élevés!... et si je n'y avais établi l'ordre et la discipline... *(à Giacomo, lui montrant une carafe et relevant la manche de son pourpoint.)* Verse-moi de l'eau! *(à Beppo, tout en se lavant les mains.)* A la première familiarité je te fais sauter la cervelle... cela l'apprendra.

BEPPO.

Eh bien! par exemple!

GIACOMO.

Il le ferait comme il le dit.

BEPPO, tremblant.

Hein!

LE MARQUIS.

Une serviette! *(s'essuyant les mains.)* Qu'y a-t-il de nouveau, et qui vous amène.

BEPPO, chapeau bas.

L'entreprise a réussi; nous avons arrêté le mylord et ses diamans.

LE MARQUIS.

Crois-tu que je ne sois pas au fait? je le savais déjà.

GIACOMO.

Toutes les indications que vous nous aviez données étaient si exactes!

LE MARQUIS.

Je le crois bien; depuis trois jours que je les suis à la piste, que je dine avec eux dans les mêmes auberges, et que tous les soirs je chante des barcaroles avec milady, vous croyez que ce n'est pas fatigant!

GIACOMO.

Nous savons, capitaine, ce que vous faites pour nous.

Marquis.

Milord leistete keinen Widerstand, also haben wir Niemand verloren?

Giacomo.

Nein, Kapitain, im Gegentheil einen Mann gewonnen. Der Postillon war ein alter Kamerad von uns; die römische Jacke gefällt ihm nicht länger, er will wieder brav werden!

Beppo.

Zu uns kommen.

Giacomo, ihm bedeutend.

Run ja — brav werden.

Marquis.

Ist er in unsrer Gewalt?

Giacomo.

Ja.

Marquis

(den Zahnteucher im Munde, und sich die Cravatte vor einem kleinen Taschenspiegel rangirend).

So schießt ihn todt. Unbeständigkeit gehört nicht für unsern Stand; bei Mädchen, da mag sie eine Karte bekommen. Was Milords Diamanten betrifft, so nimm für achttausend Lire, und bringe sie der kleinen Fiorina; — was gilt's, in der nächsten Oper wird sie noch besser singen. Ich liebe die Kunst — und besonders die Künstlerinnen.

Giacomo.

Gut, Kapitain!

Marquis.

Weiter gibt es nichts.

Giacomo.

Nein, ich glaub', man hat Sie getäuscht.

Marquis.

Wie so?

Giacomo.

Die Chatouille von Milord, welche im Wagen seyn sollte —

Marquis.

Freilich, mit hunderttausend Lire in Gold; Milady hat mir selbst gesagt, daß er sie in Livorno bei einem Banquier placiren wollte.

Giacomo.

Wir haben nichts gefunden.

Marquis.

Blinde Teufel!

Beppo.

Vielleicht hat er sie uns zum Spott unter Weges ausgegeben.

Marquis.

So geht's, wenn ich nicht bei Allem bin! Aber wissen muß ich um jeden Preis, was mit dem Gelde geworden ist. Geht. — Noch einmal gilt es, mit Milady zu musciren! Sind die Schurken glücklich, einen solchen Chef zu haben! — Milady kömmt — (sieht nach dem Hintergrunde; streng). Seyd ihr noch nicht fort. (Beppo und Giacomo gehen.)

Achter Auftritt.

Marquis, Pamela.

Pamella.

Recitativ.

Den Punsch wird man sogleich für Sie, Milord bereiten —

LE MARQUIS.

Mylord ne s'est pas défendu et nous n'avons perdu personne?

GIACOMO.

Non, capitaine, au contraire; le postillon était un ancien qui nous avait quitté, et qui demande à s'enrôler de nouveau.

LE MARQUIS.

Est-il entre vos mains?

GIACOMO.

Oui.

LE MARQUIS, se curant les dents et arrangeant sa chemise devant un miroir de poche.

Qu'on le fusille!... je n'aime pas l'inconstance; dans notre état, s'entend... près des belles, c'est autre chose... et puisque, grâce à mylord, nous avons des diamans, tu en enverras pour six mille écus à Fiorina, cette jeune cantatrice que je protège; j'aime les arts et surtout la musique.

GIACOMO.

Oui, capitaine.

LE MARQUIS.

Eh bien! est-ce tout?

GIACOMO.

Non vraiment... et nous craignons d'avoir été trompés.

LE MARQUIS.

Comment cela?

GIACOMO.

Cette cassette que vous nous aviez annoncée et que mylord devait avoir dans sa voiture....

LE MARQUIS.

Cinq cent mille francs en or qu'il allait placer à Livourne chez un banquier; du moins milady me l'avait dit.

GIACOMO.

Impossible de les trouver.

LE MARQUIS.

Imbécile!... manquer une si belle opération!

BEPPO.

Peut-être, pour nous faire du tort, les a-t-il dépensés?

LE MARQUIS.

Ce que c'est que de ne pas faire ses affaires soi-même! Mais je saurai à tout prix ce que cet or est devenu... Laissez-moi. (à part.) Allons, il faudra encore faire de la musique avec milady. Ces coquins-là sont-ils heureux de m'avoir! (regardant par la porte de l'auberge.) C'est elle! (apercevant Beppo et Giacomo qui sont au fond du théâtre.) Eh bien! vous n'êtes pas encore partis!...

(Ils disparaissent par la droite.)

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, PAMELA.

RECITATIF.

PAMELA, sortant de l'auberge.

Oui, je vais commander le punch à vous, mylord.

Marquis.

Erlauben Sie, Milady! —

Pamella.

Sie sind noch hier, Signor?

Und mein Gemahl ist hier im obern Zimmer,
Sie kennen ihn, ein wüthender Othello!

Marquis.

Keine Kränkung ist es, singen wir ein Duo,
Und mit der Zitter werde ich begleiten
Die Canzonette, die wir gestern erst versuchten.

Pamella, sieht nach der Thüre.

Ich höre ihn, er ist es!

Marquis

(nimmt dreist die Mandoline und singt.)

Der Gondolier auf leichtem Boot,
Scheut für Bettina nicht den Tod,
Beim Zitterklang
Erdt sein Sang. —

(sieht sie an.)

Es winkt vielleicht ein Blick
Ihm Gegenlieb' zurück,
Auf dieser Meeresfluth
Wieg't Liebe seinen Rhyth.

(er sieht, daß Milord noch nicht kommt, legt die Mandoline auf
den Tisch und wendet sich zu Pamella.)

Die Gluth, die in mir brennt,
Soll denn ihr Feuer mich verzehren!

Pamella.

Signor, ich darf nichts weiter hören (will gehen.)

Marquis.

Schweigen will ich, bleiben Sie,
Wenn ich mit süßem Bangen,
Mit zärtlichem Verlangen,
Nun schweigend Sie betrachte,
O, können Sie das wehren.

Pamella.

Wenn nur das Aug, — der Mund nicht spricht,
Verbiet' ich seine Sprache nicht.

Marquis.

In stummer Lust seh' ich vor Ihnen,
Betrachte diese sanfte Mienen,
Und dieses Kleid, so süßsam — schön —
Doch welche Diamanten muß ich sehn!

(erblickt ein Medaillon, welches Pamella trägt.)

Pamella.

Weil ich im Busen sie verbarg,
Entglengen sie der Räuber Bier!

Marquis, bei Seite.

So blind zu seyn, ist doch zu arg,
(zu ihr) Ein Ueberfluß ist diese Zier.

Doch was schließt dieses reiche Kleinod ein?

Pamella.

Es hat einst mein Gemahl bestellt —
Hier sehn Sie selbst, was es enthält,
(öffnet das Medaillon.)

Mein Bild, sollt' es wohl ähnlich seyn?

Marquis, mit affectirtem Feuer.

O Himmel, was muß ich hier sehn!
Wie reizend und wie schön.

LE MARQUIS, s'avancant.

Charmante milady!

PAMELA, effrayée.

Comment! c'est vous encor!

Et mon époux était dans la chambre voisine;
Lui si jaloux, jaloux comme Othello!

LE MARQUIS.

Est-ce donc l'offenser que chanter un duo!

(Prenant la mandoline que Zerline a placée sur le coin de
la table à la cinquième scène.)

Et nous pouvons, sur cette mandoline,
Répéter tous les deux cet air
Que nous commençâmes hier.

PAMÉLA, regardant à gauche par la porte de l'auberge.

Ah! je l'entends! c'est lui...

D U O.

LE MARQUIS, saisissant brusquement la mandoline et en
jouant.

• Le gondolier fidèle
• Brave, pour voir sa belle,
• Les autans ennemis.

(la regardant)

• De loin, s'il obtient d'elle
• Un regard, un souris,
• C'est toujours ça de pris.

(Il regarde vers la gauche si l'on ne vient pas, et remet
la mandoline sur la table en s'adressant à Paméla.)

Faut-il que votre cœur ignore
Le feu brûlant qui me dévore!

PAMÉLA, voulant s'éloigner.

Monsieur, je ne puis écouter...

LE MARQUIS, la retenant.

Je me tais, vous pouvez rester;
Oui, vous admirer en silence
Ne peut vous paraître une offense.

PAMELA.

Je ne pouvais pas, je le croi,
Empêcher vous, d'admirer moi.

LE MARQUIS.

Ah! combien mon ame est ravie
En contemplant ces traits charmans,
Cette robe simple et jolie...

(regardant un médaillon qui est à son cou.)

Ah! grand dieu! les beaux diamans!

PAMELA.

Les seuls échappés au pillage,
Tant je les cachais avec soin!

LE MARQUIS, à part.

Les maladroits! Ah! quel dommage!

(haut, à Paméla, d'un ton galant.)

Pour plaire en avez-vous besoin?

Mais plus je considère

Ce riche médaillon... il contient un secret?

PAMELA.

Pour lui mon époux l'a fait faire,
Car il renferme mon portrait.

(l'ouvrant et lui montrant.)

Trouvez-vous ressemblant?

LE MARQUIS, affectant un trouble amoureux.

O ciel! il se pourrait...

(le regardant avec ivresse.)

Voilà ce regard doux et tendre,

Unter diesem Augensiede
Wirgt der Schalk Cupido sich,
Dieses Auge schmückt der Friede,
Der aus meinem Busen wich.
Und dies Bild wäre für ihn, für den Barbaren!
(er steckt es in die Tasche.)

Es bleibe mein —

P a m e l l a.

Was machen Sie?

M a r q u i s.

Ich trenne mich nicht mehr von diesen Bogen —
Dies Bild, an meinem Herzen soll es liegen.

P a m e l l a.

Es kömmt mein Mann!

(Mylord erscheint an der Thür.)

M a r q u i s

(nimmt rasch die Mandoline und singt.)

Der Gondolier auf leichtem Bot,
Scheut für Vittina nicht den Tod!
Beim Bitterklang
Ertönt sein Sang,
Die Gefahr wird dreist verlacht,
Da wo Eifersucht selbst wacht.

Neunter Auftritt.

Vorige. Mylord, tritt zwischen beide.

M y l o r d.

Bravi, Bravi!

P a m e l l a.

Sie sind's, Mylord?

M y l o r d.

Ja wohl, ich bin's.

P a m e l l a.

Mylord hörte, daß wir musciren — (musciren.)

M y l o r d.

Ach, wie haß ich solches musciren.

M y l o r d.

M a r q u i s.

Die Musik kann mich nicht rühren,
Weil sie Verdruß mir nur gewährt,
Ein solch Unisono zu führen,
Wird durch den Ehemann verwehrt.

Hier gib't ein Duo auszuführen,
Das reinen Vortheil mir gewährt.
Der Lord soll seine Frauen verlernen,
Und auch sein Gold sey mir beschert.

P a m e l l a.

Ach, leider kann ihn gar nichts rühren,
Was ein Vergnügen mir gewährt,
Ein klein Duettchen auszuführen,
Auch das wird mir von ihm verwehrt.

Voilà ces traits si gracieux;

Je crois la voir, je crois l'entendre.

(avec délire.)

Mon ame a passé dans mes yeux...

(avec rage.)

Et c'est pour un rival, un tyran, un barbare...

(Il met le portrait dans sa poche.)

P A M E L A.

Que faites-vous!

LE MARQUIS.

Je m'en empare.

P A M E L A, troublée et voulant le reprendre.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Jamais, jamais il ne me quittera.

P A M E L A.

Monsieur!...

LE MARQUIS.

Oui, sur mon cœur toujours il restera.

P A M E L A.

C'est mon mari!...

(Mylord sort de l'hôtellerie; et le marquis, saisissant vivement la mandoline, reprend le premier motif.)

• Le gondolier fidèle

• Brave sur sa nacelle

• Les jaloux, les maris,

• Quand son cœur, de sa belle

• Presse les traits chéris:

• C'est toujours ça de pris. •

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MYLORD, passant entre eux deux.

T R I O.

M Y L O R D.

Bravi!... Bravi!...

P A M E L A.

Ah! c'était vous!

M Y L O R D.

Oui, milady.

P A M E L A.

Nous faisons de la musique.

M Y L O R D.

Je n'aime pas la musique.

ENSEMBLE.

P A M E L A.

LE MARQUIS.

Combien moi j'aimais la musique,
Elle me plaisait fort,
Mais je vois, c'est unique,
Qu'elle ennuyait mylord,
Jamais, avec mylord,
Nous ne sommes d'accord.

Bravo, bravo, c'est la musique
Qui nous a mis d'accord;
Il faudra qu'on s'explique
Et qu'on m'instruise encor.
Enlevons à mylord
Et sa femme et son or.

M Y L O R D.

Toujours ensemble, c'est unique,

Ils sont très bien d'accord;

Aussi cette musique

A moi me déplaît fort,

Et peut faire du tort

A l'honneur d'un mylord.

P a m e l l a.

Wir wiederholten die Barcarole.

M i l o r d.

Nicht artig von Ihnen, hier die Zeit zu verlieren, während ich auf den Punsch wartete!

M a r q u i s.

Scharmant, Milord! wir muscirten, während Sie den Punsch tranken.

M i l o r d.

Ich habe nicht getrunken, — ich habe keinen bekommen, ich soll noch trinken! —

M a r q u i s.

Welche Bedienung — holta!

M i l o r d.

Ich habe keinen Durst mehr — er ist mir vergangen!

M a r q u i s.

Vielleicht seit dem Verlust der Diamanten—

M i l o r d, vertriehlich.

Yes — und noch andere Nebensachen, die mir unangenehm sind.

M a r q u i s.

Ist vielleicht den 100,000 Lire, in Goldstücken, die sie in Livorno umsetzen wollten, etwas Unangenehmes begegnet?

M i l o r d.

Nein, die befinden sich wohl, die hab' ich noch.

M a r q u i s, bei Seite.

Desto besser! (laut) das freut mich, denn Ihr Verlust würde mir eben so nahe, wie Ihnen Milord, gegangen seyn.

P a m e l l a.

Wie gut sind Sie, Marquis!

M a r q u i s.

Ich sagte das nur, um Ihnen mein Portefeuille anbieten zu können.

M i l o r d.

Danke, (zieht sein Taschenbuch hervor) ich bin mit allem wieder versehen.

M a r q u i s.

Wie haben Sie aber das Gold so verbergen können?

M i l o r d.

Mein Scharfsinn! — he, he! das sag' ich nicht, mein Scharfsinn!

M a r q u i s.

In dem zweifle ich nicht.

P a m e l l a.

Er hatte das Gold in Papiere umgesetzt, und alles eingenäht —

M a r q u i s.

Wo?

M i l o r d, lächelnd.

Rathen Sie!

M a r q u i s.

Ich errathe nie etwas.

M i l o r d.

In meinem und meiner Frau Reisefleib.

PAMELA.

Nous répétions cette barcarole...

MYLORD.

C'était bien aimable à vous pendant que je m'impaticentais, moi, pour le punch.

LE MARQUIS.

Permettez donc, mylord, puisque vous preniez du punch, nous pouvions bien faire de la musique.

MYLORD.

Oui, si j'en avais pris!... mais je n'en prenais pas... j'en attendais.

LE MARQUIS.

Que ne le disiez-vous! holà! quelqu'un.

MYLORD.

Ce était pas besoin... je avais plus soif... je l'avais perdu le soif.

LE MARQUIS.

Depuis la perte de vos diamans!

MYLORD.

Oui, cela et puis autre chose encore...

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il serait arrivé malheur à ces cinq cent mille francs en or que vous alliez placer à Livourne.

MYLORD.

Je les avais toujours.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux!... je respire... car si vous les aviez perdus... j'en aurais été aussi fâché que vous-même.

PAMELA.

Que vous étiez bon!

LE MARQUIS.

Ce que j'en disais, c'était pour vous offrir mon portefeuille.

MYLORD.

Je remerciais vous; (tirant son portefeuille.) je avais déjà regarni le mien.

LE MARQUIS.

Et comment cela! comment avez vous pu sauver votre or?

MYLORD.

Par un moyen bien adroite que je ne disais à personne.

LE MARQUIS.

Vous avez de l'esprit.

MYLORD.

Je croyais bien.

PAMELA.

Il avait changé les pièces d'or en billets de banque, et il les avait fait coudre.

LE MARQUIS, vivement.

Où cela?

MYLORD, riant.

Devinez.

LE MARQUIS.

Moi, je ne devine jamais rien...

MYLORD.

Dans mon habit, et dans la robe de milady.

Marquis.

Nicht möglich, (sieht Pamela an, zu ihr) dieses schöne kostbare Kleid, — (sich zu Milord wendend) das ist eine löbliche Entdeckung, gar nicht zu bezahlen!

Milord, lacht ebenfalls.

Yes, yes — wir stropfen so zu sagen innerlich von lauter Gold und Papier!

Marquis.

Gut, daß man das weiß.

(In diesem Augenblicke hört man draussen einen kriegerischen Marsch. Pamela und Milord sehen hinaus.)

Finale.

Milord. Pamela.

Hörst du doch!

Marquis.

Welch ein Marsch tönt von Ferne hierher.

Beppo und Giacomo

(schleichen herbei und sagen leise zum Marquis:)

Ein Offizier, mit ihm Soldaten,

Sie scheinen grad hierher zu ziehn.

Sie kommen schon, — wir ziehn!

Marquis.

Noch nicht, — wer wird gleich beben!

Beppo.

Hier gilt es unser Leben!

Marquis.

Ihr Vuben traut auf mich nicht mehr!

Zehnter Auftritt.

Vorige. Lorenzo, Chor der Dragoner, Zerline, Landleute und Kellner.

Chor der Soldaten.

Victoria.

Welch beglückter Tag!

Denn es unterlag

Jene Räuberbande,

Schrecken dieser Lande,

Sie fiel heut' unserm Muth.

Zerline, zu Lorenzo.

Lorenzo seh' ich wieder.

Milord. Pamela.

Signor, ich bitte, reden Sie.

Lorenzo.

Wir verfolgten still und sacht

Der kühnen Räuber Schritte,

Es führte des Gedätsches Nacht

Uns in des Hohlwegs Mitte.

Marquis.

Und ich war nicht dabei!

Lorenzo.

Wir griffen an mit Bliges-Schnelle,

Als Männer fochten sie im Streite,

Und zwanzig blieben auf der Stelle.

Marquis.

Kaum halt' ich mich!

Lorenzo.

Doch alle andern, voll Schrecken,

Sie suchten bald darauf das Weite.

LE MARQUIS.

Il serait possible!... (regardant la robe de Pamela.) ce tissu charmant et précieux... (se retournant en riant vers mylord.) c'est impayable.

MYLORD, riant aussi.

Yes, yes, nous étions tous cousus d'or.

LE MARQUIS.

C'est bon à savoir.

(En ce moment on entend en-dehors une marche guerrière. Mylord et Pamela vont regarder par le fond.)

FINAL.

MYLORD et PAMELA.

Ecoutez!...

LE MARQUIS.

Quelle est donc cette marche guerrière?

BEPP0 et GIACOMO entrent mystérieusement et disent à demi-voix au marquis, sur le devant du théâtre.

Un brigadier et des soldats

Qui vers ces lieux portent leurs pas.

Fuyons!

LE MARQUIS.

Jamais! Poltrons du cœur!

BEPP0.

Je n'en ai guère...

LE MARQUIS.

Auprès de moi n'êtes-vous pas?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LORENZO, CHOEUR DE SOLDATS, ZERLINE, GENS DE L'AUBERGE ET DU VILLAGE.

LE CHOEUR.

Victoire! victoire! victoire!

Réjouissons-nous,

Victoire, victoire!

Pour nous quelle gloire!

Ils sont tombés sous nos coups.

ZERLINE, courant à Lorenzo.

C'est lui que je revois!

MYLORD et PAMELA, à Lorenzo.

De grace expliquez-vous.

LORENZO.

En silence et dans l'ombre

Suivant leurs pas errans,

Dans un défilé sombre

J'ai surpris ces brigands.

LE MARQUIS, à part.

Et je n'étais pas là!

LORENZO.

Long-temps avec audace

Ils se sont comportés;

Vingt d'entre eux sur la place

En braves sont restés!

LE MARQUIS, à part.

O fureur!

LORENZO.

Mais l'effroi qui les gagne

Disperse ces bandits,

Das Echo vom Gebürg und Wald
Von unserm Siegesruf erschallt.

Victoria.

Welch beglückter Tag ic. ic.

(Chor von Anfang.)

Lorenzo, zu Milord.

Bei einem der Banditen, der todt zur Erde sank,
Da fand ich diesen Schmuck. —

Milord. Pamela.

Der meine ist's, und tausend Dank!

Marquis.

O Mißgeschick, der junge Held
Raubt mir die Truppen und mein Geld.

Lorenzo. Soldaten.

Victoria.

Welch beglückter Tag!

Denn es unterlag

Jene Räuberbande,

Schrecken dieser Lande,

Sie fiel heut' unserm Muth.

Milord. Pamela.

Zerline.

Meinen Schmuck, ihn seh'	Den Geliebten seh' ich wie-
ich wieder,	der,
Dank des jungen Kriegers	Ehre seinem Heldenmuth,
Muth,	Er warf jene Räuber nie-
Er warf jene Räuber nieder,	der,
Rettete mir Hab und Gut.	Rettete Ihr Hab und Gut.

Lorenzo.

Milord, leben Sie wohl.

Zerline.

Wie, so schnell uns zu verlassen.

Lorenzo.

Ich muß fort.

Zerline.

So bleibe doch ein Weilchen nur.

Lorenzo.

Es glückte nicht den Chef zu fassen,
Doch sind wir schon auf seiner Spur.

Pamella.

Milord, Ihr Portefeuille.

Milord, weigert es zu geben.

Und warum, mein liebes Kind?

Pamella.

Hier heischt es wohl die Sitte — (nimmt es bald mit
Gewalt und nimmt einige Banknoten heraus.)

Milord schätzt Tapferkeit und Muth,
Und bittet hier zehntausend Lire anzunehmen.

(zeigt auf die Bekanntmachung, welche Matteo und Zerline
früher an einem der Pfeiler befestigten.)

Lesen Sie selbst.

Lorenzo, weigert sich lebhaft.

Niemals, — Sie wollen mich beschämen!

Pamella.

Bedenken Sie, daß diese kleine Schuld
Zerlines Hand für Sie bestimmt.

L'écho de la montagne

A répété ces cris :

LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !

Réjouissons-nous,

Victoire ! victoire !

Pour nous quelle gloire !

Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO, à mylord.

Sur l'un de ces brigands, couché sur la poussière
J'ai trouvé, mylord, cet écriin ! . . .

MYLORD et PAMELA, s'en emparant.

C'est le mien !

O sort heureux !

LE MARQUIS, à part.

O sort contraire !

(montrant Lorenzo.)

Par lui perdre à la fois mes soldats et mon bien.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO et ZERLINE, MYLORD et PA-
GIACOMO. MELA.

Que la fureur et la ven-	Honneur à sa vaillance,
geance	Le ciel a protégé son
Pour le punir arment nos	bras,
bras ;	Oui, je renais à l'espé-
Son sang expiera son of-	rance,
fense,	Pour moi quel moment
Oui, je vous promets son	plein d'appas,
trépas.	Oui, quel moment plein
Oui, je jure ici son trépas.	d'appas.

LORENZO et LE CHOEUR.

Victoire ! victoire ! victoire !

Réjouissons-nous ;

Victoire ! victoire !

Pour nous quelle gloire !

Ils sont tombés sous nos coups.

LORENZO.

Adieu, mylord . . .

ZERLINE.

Déjà quitter cette demeure !

LORENZO.

Il le faut.

ZERLINE.

Pourquoi donc repartir à cette heure ?

LORENZO.

Le chef de ces bandits a su nous échapper ;
Mais je suis sur sa trace, il ne peut nous tromper.
Adieu, Zerline.

PAMELA, le retenant.

Un instant, je vous prie,

(à mylord.)

Le portefeuille à vous ?

MYLORD, le retirant avec peine de sa poche.

Et pourquoi, chère amie ?

PAMELA, ouvrant le portefeuille, et y prenant des billets
de banque et s'adressant à Lorenzo.

Mylord, qui chérissait beaucoup les gens de cœur,
De ces dix mille francs est votre débiteur.

(montrant la pancarte du fond.)

Lisez plutôt.

LORENZO, repoussant les billets.

Jamais ! quelle idée est la vôtre ?

PAMELA, à demi-voix.

C'est la dot de Zerline, acceptez aujourd'hui
Un trésor qui pourrait vous en donner un autre.

Zerline, nimmt die Banknoten.
Mein Glück verdank' ich Ihrer Guld,
Ich nehm' es an, weil er's nicht nimmt.
(für sich) So reich ist er nunmehr wie Franz!

Lorenzo.

Darf ich wohl?

Zerline.

Ja du darfst, meine Hand —

Lorenzo.

Und dein Herz?

Zerline.

Von dem Vater begehren!

Süßes Loos.

Lorenzo.	Zerline.	Mylord.	Pamella.
Ja, die Hoffnung lächelt wieder, Führet mich in deinen Arm, Morgen tönen Hochzeitlieder, Jubelt, froher Gäste Schwarm.	Meinen Schmutz, ihn seh' ich wieder, Dank des Kriegers tapfrem Muth, Er warf jene Räuber nieder, Rettete mir Hab und Gut.		

(Lorenzo rangirt seine Soldaten.)

Marquis

(Leise zu Giacomo und Beppo.)

Nur nicht verzagt,

Hier heiß' s gewagt.

Der Vater kommt heut' nicht zurück.

Beppo.

Und die Soldaten?

Marquis.

Sie suchen uns an andern Ort!

Lorenzo.

Auf, Kameraden, fort, nur fort!

Zerline.

Denk, Geliebter, denk der Stunden,

Die uns Glück und Liebe spenden.

Marquis.

Eh' die Nacht noch ist verschwunden,

Ist ihr Geld in unsern Händen.

Marquis. Beppo. Giac. Lorenzo. Zerline.

Senke dich, o Nacht, her- nieder, Waffne meinen Rächer- arm! Bald bin ich der Räuber- wieder, Spotte dieser Feinde Schwarm.	Ja, die Hoffnung lächelt wieder, Führet mich in deinen Arm, Morgen tönen Hochzeitlieder, Jubelt, froher Gäste Schwarm.
--	---

ZERLINE, les prenant vivement.
Moi j'accepte pour lui;
Le voilà riche, Dieu merci!
Autant que son rival.

LORENZO, avec joie et vivement.

Et je puis...

ZERLINE, de même.

A mon père...

LORENZO.

Demander...

ZERLINE.

Dès demain,

LORENZO.

Et ton cœur...

ZERLINE.

Et ma main.

LORENZO.

O sort prospère!

ZERLINE.

Heureux destin!

ENSEMBLE.

LORENZO et ZERLINE.	MYLORD et PAMELA.
Ah! je renais à l'espérance, Le ciel me ramène en tes bras; D'aujourd'hui mon bonheur commence; Pour moi quel moment plein d'appas!	Rendons honneur à sa vaillance, Le ciel a protégé son bras. (regardant l'écrin.) Oher écrin, ma seule espérance, Ah! tu ne me quitteras pas. Quel moment plein d'appas!

ENSEMBLE.

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO.

Que la fureur et la vengeance

Pour le punir arment nos bras!

Son sang expiera son offense,

Oui, je jure ici son trépas!

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire, etc.

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo va parler à ses soldats et les range en bataille.)

LE MARQUIS, bas à Beppo et Giacomo, sur le devant, à droite.

Tout nous sourit, sachons attendre.

Le père ne peut revenir.

BEPPO.

Et ces soldats?

LE MARQUIS.

Ils vont partir.

Ils vont ailleurs pour nous surprendre!

LORENZO, au fond.

Partons, mes braves compagnons!

LE MARQUIS.

Ils s'éloignent et nous restons.

ZERLINE, à Lorenzo.

Demain, songe au bonheur que le ciel te destine.

LE MARQUIS, bas à ses compagnons.

L'or et les diamans, et la dot de Zerline

Cette nuit...

BEPPO.

Sont à nous, et nous les reprendrons.

ENSEMBLE.

MYLORD, PAMELA, ZERL.	LE MARQUIS, BEPPO, GIAC.
A demain, à demain, oui, nous nous reverrons.	Cette nuit, cette nuit, oui, d'eux tous je réponds.
Demain, demain nous reviendrons.	Ils sont à nous, oui, j'en réponds,
Partons, partons.	Nous les tenons.
LE MARQUIS ET SES COM- PAGNONS.	LORENZO et ZERLINE.
Que la fureur et la ven- geance	Mon cœur renait à l'es- pérance;
Pour le punir arment nos bras!	Demain, demain tu re- viendras;
Son sang expiera son of- fense,	Oui, demain, tu m'appar- tiendras;
Et je jure ici son trépas;	D'aujourd'hui mon bon- heur commence.
Oui, je jure son trépas.	Pour moi quel moment plein d'appas!

MYLORD. PAMELLA.

Meinen Schmuck, ihn seh' ich wieder,
Dank des jungen Kriegers Muth!
Er warf jene Räuber wieder,
Retrete mein Hab und Gut.

(Lorenzo mit den Soldaten marschirt ab. Die Aufwärter bringen Lichter und Lampen, um den Marquis, Milord und Pamela nach ihren Zimmern zu geleiten. Ein Kellner zeigt Giacomo und Beppo ihr Quartier an, und führt sie nach der entgegengesetzten Seite ab. Zerline sieht Lorenzo nach und winkt ihm Lebewohl zu.)

Zweiter Aufzug.

Zimmer in einem edlern Stockwerke des Gasthauses. Rechts und links im Vorgrunde zwei Glasthüren, grade dem Zuschauer gegenüber. Links, mehr nach der Mitte zu, ein Bett-Tisch und Toilette nebst kleinem Spiegel. Rechts nach dem Hintergrunde, eine Thüre, welche nach Außen führt. Im Hintergrunde ein Fenster, welches auf die Landstraße führt.

Erster Auftritt.

Zerline

(mit Lichter und Lampen tritt zur Thüre rechts auf und ruft hinaus.)

Recitativ.

Schon gut, Milord, dann während Sie zu Nacht
hier speisen,
Bereite ich Ihr Zimmer und das Bett.
Und alles soll in Ordnung seyn!
So viele Gäste waren nie in unserm Hause;
Zerline! Zerline, man klingelt hier, dann muß ich
fort,
Man ruft und scherzt bald hier, bald dort,
Verlier' ich bei dem Lärmen die Geduld, —
So ist es heut' nicht meine Schuld.

Arie.

Welches Glück, ich arme freier,
Endlich sag' ich mir allein,
Wie Lorenzo mir so theuer,
Ach, das sag' ich mir allein!
In's Geheim nur darf ich wagen,
Solch Geständniß mir zu sagen;
Die Erinnerung wird mir schenken,
Was die Brust mit Lieb' erfüllt,
Wohl muß ich des Theuren denken,
Denn mein Herz — verschließt sein Bild.

Da haben wir's, lange kann ich nicht für mich
allein seyn! man kommt. (zu Milord und Pamela)
Wenn Milord und Milady befehlen, Ihre Zimmer
sind bereit, hier am Ende des Ganges.

Zweiter Auftritt.

Borige. Milord, Pamela.

Terzett.

Milord.

Mein Kind, so laß uns schlafen gehn,
Wie soll der Schlaf mir Bonne seyn,
Welch Glück für einen Ehemann,
Wenn er recht ruhig schlafen kann.

MYLORD et PAMELA.

Le ciel protège sa vaillance!
Il doit encor guider ses pas.
Cher écria, ma seule espérance,
Ah! tu ne me quitteras pas.

LE CHOEUR DE SOLDATS.

Victoire! victoire! victoire!

Dieu combat pour nous.

Victoire! victoire!

Pour nous quelle gloire,

Il va tomber sous nos coups.

(Lorenzo, à la tête de ses soldats, défile au fond du théâtre, tandis que les gens de l'auberge apportent des flambeaux au marquis, à Pamela et à mylord, qui se souhaitent le bonsoir. Un garçon d'auberge montre à Beppo et à Giacomo la grange qui est à droite du théâtre, et les emmène de ce côté pendant que les autres entrent dans la maison.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une chambre d'auberge. Sur les deux premiers plans à gauche et à droite, deux portes vitrées faisant face au spectateur; sur le second plan à gauche, un lit et une table sur laquelle est un miroir; à droite, sur le second plan, une porte conduisant dans l'intérieur de la maison. Au fond du théâtre, une croisée donnant sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZERLINE, tenant à la main un bougeoir et des flambeaux. Elle entre par la porte à droite qu'elle laisse ouverte, et passe à la cantonade.

RECITATIF

Ne craignez rien, mylord! ... oui, je vais sur-le-champ,
Pendant que vous êtes à table,
Préparer votre lit et votre appartement.
(descendant le théâtre et posant le bougeoir sur la table.)
On n'entendit jamais de tapage semblable;
J'en perdrai la tête, je croi:
Aller, venir, courir au bruit de vingt sonnettes,
Et de tous ces messieurs écouter les fleurettes,
On n'a pas un instant à soi.

AIR.

Quel bonheur! je respire ... Oui, je suis seule ici;
On me laisse un instant: qu'au moins il soit pour lui!
A peine ai-je le temps de dire que je l'aime.
De peur de l'oublier je le dis à moi-même ...
Non, pour moi ce mot-là
Jamais ne s'oubliera ...
(montrant son coeur.)
Son souvenir est là!

Quel bonheur! je respire ... oui, je suis seule ici;
On me laisse un moment, qu'au moins il soit pour lui!
Ce ne sera pas long, car voilà que l'on monte déjà.
(à mylord et à sa femme qui entrent.) Quand mylord et milady voudront, leur appartement est prêt.
Au bout du corridor.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, MYLORD, MILADY.

TRIO.

MYLORD.

Allons, ma femme,

Allons dormir,

Déjà le sommeil me réclame.

Pour un époux, ah! quel plaisir!

Ah! quel plaisir

De bien dormir!

P a m e l l a.

So früh zu Bette schon zu geh'n,
Das ist nicht hübsch, ich muß gesteh'n,
Sie waren noch vor kurzer Zeit —
Zum Schlafen, nicht so schnell bereit.

M i l o r d.

Welch Glück für einen Ehemann,
Wenn er recht ruhig schlafen kann.

Zerline, beide sitzend. M i l o r d. P a m e l l a.
Kaum ein Jährchen ist ver-
schwunden, kaum ein Jährchen ist ver-
schwunden, stoffen
Und es schwand die Här-
lichkeit, Unter Scherz und Här-
lichkeit;
Weiler, meiner Liebe Stun-
den, Const so artig, nie ver-
drossen,
Lächelt freundlich mir wie
heut. Und so kalt, und mär-
rlich heut.

M i l o r d.

Zu Bette! fort zu Bette, fort!
Denn morgen früh, da reisen wir.

P a m e l l a.

Nein, ich bleib' an diesem Ort,
Ich bleibe noch zur Hochzeit hier.

Z e r l i n e.

Wie muß ich dafür dankbar seyn.

P a m e l l a, zu Zerline.

Wohl heißt es Pflicht und Weiberehre,
Dir manchen kleinen Wink zu geben,
Bernimm von einer Frau die Lehre,
Die Männer alle, alle sind —

M i l o r d, unterdrückt sie.

Mein Kind, wir müssen schlafen gehn!

Z e r l i n e.

Es scheint, daß Milord gerne schläft!
(Sie nimmt ein Wachslicht.)

Sollte Milord noch was vermissen?

M i l o r d.

Yes — unterm Kopf, ein weiches Kissen.

P a m e l l a.

Und Du, mein Kind, folgst in mein Zimmer.

Z e r l i n e.

Milady braucht nur zu befehlen.

(wie sie geh'n wollen, wirft Milord einen Blick auf Pamela.)

M i l o r d.

Allein, — an Ihrem Halse seh' ich fehlen —
Das Medaillon, die schöne Zier, —
Das schwarze Band, an dem es hing.

P a m e l l a, ein wenig verlegen.

Das Portrait?

M i l o r d.

Yes — das Medaillon. —

P a m e l l a.

Es ist, — es ist —

M i l o r d.

Und wo?

P a m e l l a.

Milord, Sie wollen schlafen geh'n,
Welch Glück für einen Ehemann,
Wenn er so ruhig schlafen kann!

P A M E L A.

Eh quoi! mylord, déjà dormir?
Déjà le sommeil vous réclame!
Jadis, je crois m'en souvenir,
Vous étiez moins prompt à dormir.

M Y L O R D.

Pour un époux, ah! quel plaisir!

Ah! quel plaisir

De bien dormir!

E N S E M B L E.

Z E R L I N E.

P A M E L A.

Après un an de mariage, Après un an de mariage,
On querelle donc son Comment! déjà changer
mari? ainsi?
Avec le mien, dans mon Voyez donc le joli mé-
ménage, nage,
Il n'en sera jamais ainsi. Voyez donc l'aimable
mari!

M Y L O R D.

Après un an de mariage,
Comment! déjà changer ainsi?

Voyez donc le joli ménage!

Je reconnais plus milady.

M Y L O R D.

Il est minuit, c'est très honnête;

Il faut partir de grand matin.

P A M E L A.

Non, vraiment: je reste à la fête;

(montrant Zerline.)

Sa noce elle avait lieu demain.

Z E R L I N E.

Croyez à ma reconnaissance.

P A M E L A.

Je veux vous donner des avis.

Ma chère enfant, je veux d'avance

Vous prévenir sur les maris.

Voyez-vous bien, tous les maris...

M Y L O R D, l'interrompant.

Allons, ma femme, allons dormir.

E N S E M B L E.

P A M E L A.

Z E R L I N E.

Eh quoi! mylord, déjà, Mylord, mylord aime à
etc. dormir.

ZERLINE, se bougeant à la main.

Mylord voudrait-il quelque chose?

M Y L O R D.

Un oreiller.

ZERLINE, allant en prendre un dans le cabinet à droite.

C'est là, je croi!

P A M E L A, à Zerline.

Où donc est la soubrette à moi?

Z E R L I N E.

De moi que madame dispose.

(Au moment où ils vont sortir, mylord s'arrête et regarde
au cou de sa femme.)

M Y L O R D.

Mais qu'avez-vous donc fait, ma chère,

Du médaillon que d'ordinaire

J'ai l'habitude ici de voir

Attaché par un ruban noir?

PAMELA, un peu troublée.

Ce portrait?

M Y L O R D.

Oui, ce médaillon.

P A M E L A, troublée.

Il est... il est...

M Y L O R D.

Où donc?

P A M E L A.

Allons, mylord, allons dormir, etc.

Alle drei.

Kaum ein Jährchen ist verschwunden ic. ic.

(Zerline leuchtet voran, unter dem Arm ein Kossfissen. Milord und Milady folgen in das Zimmer links. Das Theater wird, so wie Zerline mit dem Lichte abgeht, dunkel.)

Dritter Auftritt.

Marquis, schleicht leise herein.

Alle sind in ihre Zimmer, und Niemand bemerkte mich auf der Treppe. Recognosciren wir das Terrain. Im ersten Stockwerk die zweite Kammer am Ende des Ganges, so sagte man mir. Dies wäre also das erste Zimmer. Wichtig. Das zweite — vielleicht jenes? (Sieht in die Kammer rechts, welche Zerline offen ließ). Nein, eine finstere Kammer — (Sieht gegenüber). Ha, dort jene Thüre wird nach dem Gange zu unserm Engländer führen; wie es scheint, kein anderer Ausgang, die Beute kann also nicht entwischen. Jetzt gilt es, meine Gefährten von Allem zu benachrichtigen, sie sind hier neben auf dem Heuboden einquartirt. (Öffnet das Fenster im Hintergrunde). Sie sollten schon unten seyn, und ich sehe sie nicht. Die Nacht ist sehr dunkel, vielleicht streifen sie um's Haus. (Nimmt eine Mandoline von der Wand). Wohlau, mein Signal. Hört man mich, so thut es auch weiter nichts. In Italien singt man Tag und Nacht! und mein Lied gibt keinen Verdacht; singen es doch alle Mädchen, die ihre Liebhaber erwarten; es ist ja in Jedermanns Munde.

Barcarole.

1.

Dorina, jene Kleine,
So jung und schön zu sehn,
Sie sang einmal alleine
Mit süßem Liebessehn.
Es birgt den Trit die Nacht,
Du triffst mich ganz allein,
Nur stille nah', und sacht',
Dorina harret dein.

2.

Es starb die Abendröthe,
Die unsre Glur umfließt,
Nur Philomelens Flöte
Die laue Nacht begrüßt.
Mein Mütterchen schon schläft
Im Kämmerchen so fern,
Kein Lauscher Dich verräth,
Dir winkt der Liebesstern!

(Gegen das Ende des Gesanges erscheinen Beppo und Giacomo am Fenster.)

Vierter Auftritt.

Beppo, Giacomo, Marquis.

Marquis.

Nur näher ohne Lärmen!

Giacomo.

Wir hatten Nähe, unbemerkt von unserm Boden herunter zu kommen.

(Reprise de l'ensemble)

(Zerline, qui a pris un bougeoir et l'oreiller, entre, en les éclairant, dans la chambre à gauche. Mylord et sa femme la suivent. La chambre reste dans l'obscurité.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS seul, entrant mystérieusement.

(Au moment où ils sortent, le marquis paraît au haut de l'escalier à droite.)

Ils sont tous retirés dans leurs appartemens, et personne, grace au ciel, ne m'a vu monter cet escalier. Orientons-nous. Au premier, m'a-t-on dit, la seconde chambre au bout du corridor. Voici bien la première chambre, j'y suis. Pour la seconde, est-ce celle-ci? (regardant par la porte à droite que Zerline a laissée ouverte.) Non, un cabinet noir avec des porte-manteaux, des rideaux... (regardant de l'autre côté.) Alors voilà sans doute la porte du corridor qui conduit chez l'Anglais. Pas d'autre issue, notre proie ne peut nous échapper. Il s'agit maintenant d'avertir mes compagnons qu'on a logés dans la grange. (ouvrant la fenêtre du fond.) Ils devraient déjà être dehors... et je ne les vois pas!... La nuit est si sombre... Peut-être rôdent-ils autour de la maison. (apercevant une mandoline accrochée à l'un des murs.) Allons, le signal convenu. Et si on m'entendait! qu'importe!... Je ne peux pas dormir... je chante... On chante jour et nuit en Italie. D'ailleurs ma chanson n'éveillera pas de soupçons. C'est celle que fredonnent toutes les jeunes filles qui attendent leurs amoureux: et elle est joliment connue dans le pays.

BARCAROLLE.

Agnès la jouvencelle,
Aussi jeune que belle,
Un soir à sa tourelle
Ainsi chantait tout bas:
La nuit cachera tes pas,
On ne te verra pas;
La nuit cachera tes pas;
Et je suis seule, hélas!
C'est ma voix qui t'appelle,
Ami, n'entends-tu pas?

DEUXIÈME COUPLET.

L'instant est si prospère!
Nulle étoile n'éclaire
Ta marche solitaire,
Pourquoi ne viens-tu pas?
Le jour, ma grand'mère, hélas!
Est toujours sur nos pas.
Mais ma grand'mère là-bas,
Dort après son repas.
L'instant est si prospère!
Ami, n'entends-tu pas?

(A la fin du couplet, Beppo et Giacomo paraissent à la croisée du fond.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, BEPPO, GIACOMO.

LE MARQUIS.

Entrez sans bruit.

GIACOMO.

Il ne nous a pas été difficile de sortir de la grange où l'on nous avait mis.

B e p p o.

Indessen da sind wir auf den Schlag.

M a r q u i s.

Still! Milord und Milady sind so eben nach ihrem Zimmer gegangen.

G i a c o m o.

Und die hunderttausend und tausend Lire Diamanten, die man uns genommen!

B e p p o.

Die Bankoscheine —

M a r q u i s, zeigt auf das Zimmer.

Sind in jenem Zimmer; (sieht, daß beide hinein wollen) wo wollt ihr hin?

G i a c o m o.

Unser Eigenthum holen!

M a r q u i s.

Noch einen Augenblick. Noch sind sie nicht eingeschlafen, erst muß Zerline sie verlassen haben.

B e p p o.

Mit der müssen wir auch abrechnen; denn die zehntausend Lire, die sie Belohnung erhalten, gehören eigentlich zur Masse.

M a r q u i s.

Wird sich alles finden. Ihr wollt' ich's gönnen, aber dem Lorenzo, ihrem Geliebten, Fluch und Tod. Bei'm Sanct Diavolo, meinem Schutzpatron, er soll mir meine zwanzig Leute bezahlen; Rache will ich haben, so wahr ich ein Italiäner bin!

Z e r l i n e, draußen.

Gute Nacht, Milord. Sie haben weiter nichts zu befehlen?

M a r q u i s.

Sie kommt. — Hier verbergt euch in jenes dunkle Kabinet, kriecht hinter jene Vorhänge.

B e p p o.

Dort hinein?

M a r q u i s.

Freilich, nur so lange, als die Kleine hier verweilt. (Alle drei schlüpfen in das Kabinet zur Rechten, und machen die Thüre zu.)

Fünfter Auftritt.

Vorige, versteckt. Zerline mit Licht.

(Das Theater wird hell.)

Z e r l i n e.

Gute Nacht, Milord! Gute Nacht, Milady! — Sie werden sehr gut schlafen, denn unser Haus ist ganz sicher und sehr ruhig. (Setzt die Lichter auf den Tisch.) Gottlob! Alles schläft, und ich bin nicht böse darüber, denn ich bin, gerade heraus gesagt, herzlich müde. Nun will ich auch gleich zu Bette gehen; es ist schon spät, und morgen muß ich sehr früh heraus. (Geht zum Bette, und nimmt die Decke ab.) Mein Bett ist freilich nicht so weich und schön, als das Bett von Milord — (Sie öffnet die Thüre des Kabinetts zur Rechten, und legt auf den am Eingange befindlichen Stuhl die Bettdecke, welche sie eben faltete. Die nach außen, d. h. nach Seite des Zuschauers sich öffnende Thüre bleibt offen. Sie geht wieder zu ihrem Bette, den Rücken gegen das Kabinet gedreht) aber was thut es — ich werde recht sanft und fest schlafen, ich bin so zufrieden und glücklich!

B E P P O.

Et nous voici exacts au rendez-vous.

LE MARQUIS.

Silence! mylord et milady viennent d'entrer dans leur chambre.

GIACOMO.

Et les cent mille écus de diamans qu'ils nous ont pris?

B E P P O.

Les cinq cent billets de banque qu'ils nous ont dérobés?

LE MARQUIS, montrant leur appartement.

Sont là!... avec eux. (voyant qu'ils font un mouvement pour y courir.) Où allez-vous?

GIACOMO.

Reprendre notre bien.

LE MARQUIS.

Un instant!... ils ne sont pas encore endormis, il y a dans leur chambre quelqu'un qui ne va pas tarder à en sortir... cette petite servante...

GIACOMO.

Zerline?

B E P P O.

Nous avons aussi un compte avec elle, car enfin il y a dix mille francs à nous, qu'elle a détournés de la masse.

LE MARQUIS.

Ils nous reviendront; mais ce n'est pas à elle que j'en veux le plus... c'est à Lorenzo, son amoureux, qui nous a privés d'une vingtaine de braves, et par San-Diavolo, mon patron, je me vengerai de lui, ou je ne suis pas Italien!

ZERLINE, en dehors de la porte à gauche.

Bonsoir, mylord; il ne vous faut plus rien?

LE MARQUIS.

On vient... (leur montrant la porte à droite.) dans ce cabinet... derrière ces rideaux...

B E P P O, hésitant.

Ces rideaux!...

LE MARQUIS.

Eh oui!... jusqu'à ce que la petite soit partie! (Ils entrent tous trois dans le cabinet à droite dont ils referment la porte.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, cachés. ZERLINE, tenant un bougeoir.

(Le théâtre redevient éclairé.)

ZERLINE.

Bonne nuit, mylord; bonne nuit, milady... Oh! vous dormirez bien: la maison est très sûre et très tranquille. (posant son bougeoir sur la table, près du lit) Grace au ciel, voilà chez nous tout le monde endormi; et je ne suis pas fâchée d'en faire autant... je suis fatiguée de ma journée... dépêchons-nous de dormir, car il est déjà bien tard, et demain au point du jour il faut être sur pied. (elle s'approche du lit, dont elle ôte la comte-pointe.) Mon lit ne vaut pas celui de mylord; non certainement... (elle ouvre la porte du cabinet, et place sur la chaise qui est à l'entrée la couverture qu'elle vient de ployer. Elle laisse la porte ouverte; cette porte doit s'ouvrir en dehors, c'est-à-dire du côté du spectateur. Consnuant à parler, elle se rapproche de son lit, et tourne le dos au cabinet.) Mais c'est égal... j'ai idée que j'y dormirai mieux... je suis si heureuse!...

G i a c o m o, aus der oſſen Thüre gehend.
Am Ende iſt dies ihr Schlafzimmer?

B e p p o.
Was iſt da zu thun?

M a r q u i s.
Zu warten biß ſie eingefchlafen.

B e p p o.
Wenn das nur bald geſchieht!

Z e r l i n e.
Morgen früh kommt Lorenzo zurück, hält um mich an, mein Vater kann nichts mehr einwenden, denn hier — hier ſind 10,000 Lire, die ihm gehören; (ſie zieht die Papiere aus ihrem Corſet) was ſag' ich, ihm, — die uns, uns gehören. Es iſt doch noch alles richtig? (zählt) tauſend, zweitauſend, dreitauſend, lauter Bankoſcheine — ach, was mag ich die gern, ſie ſeh'n ſo allerliebſt aus, (ſie küßt ſie) ſie ſollen auch immer bei mir bleiben, hier unter meinem Kopfſtiſſen ſoll ihr Plätzchen ſeyn, (ſie verſirgt ſie) ſo, da ſind ſie die ganze Nacht bei mir.

B e p p o.
Die Spißbubenscheine!

M a r q u i s.
Wirſt du ſchweigen!

B e p p o, unwillig.
Bald wird man's Reden verlernen.

Z e r l i n e
(rüſt den Tiſch, neben dem Bette, auf welchem ſich ein Spiegel befindet, etwas mehr vor.)

Und wenn Franz morgen kommt, ſo ſag' ich ihm grade heraus: »ich lieb' dich nicht,« das wird ihn tröſten. Und morgen, morgen um dieſe Zeit, bin ich Lorenzo's Frau. — Seine Frau — ach, wie lange hab' ich mich ſchon mit dieſem Gedanken herumgetragen — jeden Abend ſchließ ich mit ein; nun jezt ſind alle Hinderniſſe gehoben, morgen bin ich eine Frau.

(Während des Ritornells beginnt ſie ihre Toilette, ſie ſetzt ſich, nimmt ihr Halstuch ab, legt die Ohrringe bei Seite und bindet die Bänder ihres Häubchens loſ.)

C a v a t i n e.
Ja morgen, morgen, welches Glücke,
Da lachet mir der Ehe Band,
Ja morgen, ſeliges Geſchicke,
Empfangt Lorenzo meine Hand.
Zu dem ſchönen ſüßen Bunde
Schlägt nun bald die frohe Stunde.

(ſie nimmt ihren Fichu ab.)
Wie beſſer wollen wir uns vertragen,
Als Milady ſich mit dem Gemahl,
Und rühmend darf ich's von Lorenzo ſagen,
Er kennet nicht des Argwohn's Qual.

(ſie drückt ihren Finger.)
B e p p o, kurch die Glasthüre gehend.
Welch allerliebſtes Kind.

Z e r l i n e.
Ei die verdammte Nadel,
Wie ſtach ich mich!

B e p p o.
Das war' ein Mädchen zum Verführen.

M a r q u i s, ſtoßt ihn fort.
Nur fort, denn ich als Obef
Muß hier zuerſt rekoſnoſziren!

GIACOMO, paraissant à l'entrée du cabinet dont on vient d'ouvrir la porte.

Il paraît que c'est sa chambre.

B E P P O, de même.
Qu'allons-nous faire?

LE MARQUIS, de même.
Attendre qu'elle soit couchée et endormie.

B E P P O.
Alors, qu'elle se dépêche.

Z E R L I N E.
Demain matin Lorenzo reviendra; il demandera ma main à mon père, qui ne pourra la lui refuser; car il est riche... il a dix mille francs!... (les tirant de son corset.) les voilà!... ils sont à lui... qu'est-ce que je dis? il sont à nous... le compte y est-il? oui, vraiment! J'ai toujours peur qu'il n'en manque. Qu'ils sont jolies! que je les aime! (elle les porte à sa bouche.) aussi ils ne me quitteront pas. (allant les mettre sous son oreiller.) Ils passeront la nuit à côté de moi, sous mon chevet.

B E P P O, à part dans le cabinet.
Ces coquins de billets!

LE MARQUIS.
Te tairas-tu?...

B E P P O, avec mauvaise humeur.
On ne peut plus parler maintenant...

Z E R L I N E va chercher la table qui est à côté du lit, et sur laquelle est un miroir en pupitre.

Et Francesco, que mon père doit m'amener comme son gendre! Je lui parlerai franchement; je lui dirai que je ne l'aime pas, cela le consolera; et demain, à cette heure-ci, peut-être que je serai la femme de Lorenzo... (s'arrêtant.) Sa femme... il est vrai qu'il y a si long-temps que j'y rêve... tous les soirs en me couchant; mais maintenant il n'y a plus à dire.

(Sur la ritournelle de l'air suivant, elle s'assied près de la table et commence sa toilette de nuit; elle détache son collier, ses boucles d'oreilles et les rubans de sa coiffure.)

C A V A T I N E.
Oui, c'est demain, c'est demain
Qu'enfin l'on nous marie!
C'est demain, c'est demain
Qu'il recevra ma main.
Que mon ame est ravie!
C'est demain! c'est demain...
C'est demain!

(Détachant son fichu.)
Nous ferons bien meilleur ménage
Que cette anglaise et son époux;
Car Lorenzo n'est pas volage,
Il ne sera jamais jaloux...
Aye, aye! je n'y prends pas garde,
Et je me pique!...

(Elle presse son doigt.)
B E P P O, regardant par la porte vitrée.
Elle est jolie ainsi.

(Sur un geste menaçant que lui fait le marquis.)
Je ne parle pas, je regarde.

LE MARQUIS, le repoussant et prenant sa place.
Va-t-en, c'est moi qui doit tout observer ici.

Zerline, sähet in der Toilette fort.

Nach wohl darf ich Lorenzo trauen,
Nuch bin ich nicht wie and're Frauen,
Lorenzo weiß, wie ich ihn liebe —
Ja morgen, morgen, welches Glück! u. u.

(von Anfang.)

(Sie nimmt ihre Schürze ab, zieht die Ärmel ihres Corsets aus, Hals und Arm sind bloß. Sie zieht ferner eine Art Leberkleid aus, das vorn nicht schloß, unter welchem sie ein weißes Kleidchen trug, in welchem sie bleibt.)

Zwar fehlen mir wohl die Manieren,
Koketterie so hübsch und fein,
Doch wird mein Mann am Arm mich führen,
Soll er mir mir zufrieden seyn.

(Sie betrachtet sich.)

Für solch ein einfach ländlich Mädchen,
(müßert ihre Taille.)

Bin ich ganz zierlich wohl gebaut,
Und leicht ist schon in manchem Städtchen,
Ein Bräutchen minder hübsch getraut.

Marquis, kann sich nicht des Lachens wehren,
Ha, das ist allerliebste!

Zerline, erschrocken.

Ich glaub', ich hörte lachen!

(geht nach dem Kabinet.)

Ei, sollte das wohl Milord seyn?

(vorcht an der andern Seite.)

Der lacht wohl nie, und schlief schon ruhig ein.

(wie früher, munter.)

Ja morgen, morgen, welches Glück! u. u.

(von Anfang.)

(Sie setzt den Tisch wieder vor's Bette, setzt sich auf dasselbe und bindet ihre Schuhe los.)

Doch nun ist's Zeit, ich muß zu Bett'.

Marquis. Beppo. Giacomo.

Endlich doch!

Zerline, kniet.

Heil'ge Jungfrau,

Ich rufe dich!

Beschütze ihn,

Wach' über mich.

(sieht auf und setzt sich auf's Bette.)

Gute Nacht, lieber Lorenzo!

Gute Nacht, mein trauter Freund!

Heil'ge Jungfrau, ich rufe dich!

Beschütze ihn, wach' über mich.

(Der Schlaf übermächtig sie, ihre Augen schließen sich, sie sinkt auf's Kissen.)

Marquis, Beppo, Giacomo

(schleichen vor, mit ganz leiser Stimme.)

Wagt nicht zu athmen,

Bald ist's gethan,

Bald siegt die Nacht,

Glückt unser Plan!

Marquis, lösch das Licht aus.

Sie schläft.

ZERLINE, continuant l'air tout en faisant sa toilette.

Je suis sûre de mon mari:

En sa femme il a confiance;

Aussi pour moi quelle espérance!

C'est demain, c'est demain, etc.

(Elle a ôté son tablier, ses manches et son corset; elle reste le col et les bras nus, et avec une petite robe de dessous.)

Pour moi, je n'ai pas l'élégance

Ni les attraits de milady.

(Se regardant.)

Pourtant Lorenzo, quand j'y pense,

N'est pas à plaindre, Dieu merci!

(Se retournant pour voir sa taille.)

Oui, voilà pour une servante

Une taille qui n'est pas mal;

Vraiment! vraiment, ce n'est pas mal;

Je crois qu'on en voit de plus mal.

(Avec satisfaction.)

Oui, oui, j'en suis assez contente.

LE MARQUIS, et les deux autres dans le cabinet, ne pouvant contenir un éclat de rire,

Ah! ah! c'est original.

ZERLINE, effrayée s'arrêtant.

Je crois qu'on vient de rire.

(Elle remonte le théâtre, écoute du côté du cabinet et n'entend plus rien.)

Es: ce en la chambre de mylord?

(Allant écouter.)

Non... il ne rit jamais; je n'entends rien! il dort...

(Reprenant avec gaité.)

C'est demain! c'est demain!

Ce jour que je désire,

C'est demain, c'est demain

Qu'il recevra ma main.

Ah! quel bonheur de dire:

C'est demain, c'est demain!

(Elle reporte la table près du lit, et s'y asseyant, elle défait ses souliers.)

Allons, allons, il faut dormir.

LE MARQUIS et SES COMPAGNONS:

C'est heureux!

ZERLINE, (s'arrêtant devant le lit.)

Lorenzo, que ton doux souvenir

Pour un seul instant m'abandonne!

Laisse-moi prier ma patronne...

(Se mettant à genoux près du lit.)

O Vierge sainte en qui j'ai foi!

Veillez sur lui! veillez sur moi!

(Se relevant et s'asseyant sur le lit.)

Bonsoir... bonsoir, mon ami...

Mon mari...

O Vierge sainte en qui j'ai foi!

Priez pour lui, priez pour moi...

(Le sommeil la saisit, ses yeux se ferment, et sa tête tombe sur son oreiller.)

LE MARQUIS, BEPPO et GIACOMO, sortant du cabinet,

Que la prudence

Guide nos pas!

Que la vengeance

Arme nos bras!

LE MARQUIS, s'approchant de la lumière qui est sur la table et qu'il éteint.

Elle dort!

B e p p o.
Wo schläft Mylord?

M a r q u i s.
Ich will dir's zeigen.

G i a c o m o.
Hier, dieser Dolch bringt ihn zum Schweigen.

A l l e d r e i.
Wagt nicht zu athmen,
Bald ic. ic.

B e p p o, hält Giacomo auf.
Doch habt ihr dieses Mädchens wohl gedacht,
Wie dann, wenn sie von unserm Lärm erwacht.

M a r q u i s, lächelnd.
An alles hat mein Freund gedacht!

G i a c o m o.
Was thun wir hier.

B e p p o.
Beginnen wir mit ihr.

G i a c o m o.
Nun Hauptmann, sprich!

M a r q u i s.
Nicht dauert dieses hübsche Kind.

B e p p o.
Was hör' ich, unser Chef
Will hier den Jugendhelden spielen.

M a r q u i s.
Loser Bub! nimm diesen Dolch —
Um nach dem Herzen ihr zu zielen.
(gibt ihm einen Dolch.)

A l l e d r e i.
Wagt nicht zu athmen,
Bald ist's gerhan!
Bald siegt die Rache,
Glückt unser Plan!

B e p p o
(schleicht hinter das Bette, so, daß der Zuschauer seinen aufgehobenen Arm sieht.)

Z e r l i n e, träumend.
Heil'ge Jungfrau, dich rufe ich!
Beschütze ihn, wach' über mich.
(Beppo, verwirrt, hält inne.)

G i a c o m o.
Zaudre nicht —

M a r q u i s.
Nur schnell, es dringt die Zeit.

B e p p o
(hebt von neuem den Arm, in diesem Augenblick wird draussen heftig angepöcht, alle drei erschrecken.)
Ha, was ist das, man klopft von aussen.

M a r q u i s.
Gebt acht!
(man klopft noch stärker.)

Z e r l i n e, die Arme streckend.
Wer lärmert denn so toll da draussen?
Und mitten in der Nacht.

B E P P O.
Non sans peine.
Je croyais, capitaine,
(Montrant le cabinet.)
Que nous y resterions toujours.

G I A C O M O.
Qu'une jeune fillette
Est longue en sa toilette,
Ainsi qu'en ses pensers d'amours!

B E P P O
Entrons chez mylord . . .

LE MARQUIS.
Du mystère!

G I A C O M O, montrant son poignard.
Je sais comment le faire taire.

ENSEMBLE.
Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

G I A C O M O, prêt à entrer dans la chambre de mylord.
Marchons!

B E P P O, l'arrêtant et lui montrant Zerline.
Et cette jeune fille
Que le bruit pourrait réveiller,
A son secours peut appeler.

LE MARQUIS.
Beppo par la prudence brille.

G I A C O M O.
Que faire?

B E P P O.
Commençons par elle.

G I A C O M O, au marquis
Le veux-tu?

LE MARQUIS.
C'est dommage!

B E P P O.
Qu'ai-je entendu?
Le capitaine y met de la délicatesse!

LE MARQUIS.
Moi, faquin! pour qui me prends-tu?
(Lui donnant son poignard.)
Tiens, frappe! et point de faiblesse.

ENSEMBLE.
Oui, la prudence
Veut son trépas!
Que la vengeance
Arme nos bras!

(Beppo passe derrière le lit en faisant face aux spectateur, il lève le poignard pour frapper Zerline.)

Z E R L I N E, dormant et répétant les derniers mots de sa prière.
O Vierge sainte en qui j'ai foi!
Veillez sur lui! veillez sur moi!
(Beppo, troublé, hésite.)

G I A C O M O.
N'importe, frappe!

LE MARQUIS, détournant la tête.
Allons, n'hésite pas.
(Beppo lève le bras de nouveau, et va frapper, lorsqu'on entend heurter violemment en dehors. Tous trois, étonnés, s'arrêtent.)
C'est en dehors, c'est à la grande porte!
Que veut dire ce bruit?
(On frappe plus fort.)
Z E R L I N E, étendant les bras
Quoi, déjà m'éveiller! Qui frappe de la sorte
Au milieu de la nuit?

Chor der Dragoner, von außen.

Nur aufgestanden in dem Haus,
Es sind Soldaten an der Thür,
Kommt schnell herab und kommt heraus,
Dragoner bitten um Quartier.

B e p p o.

Dragoner sind's, o Hauptmann sprich.

M a r q u i s.

Nur keine Furcht!

B e p p o.

Was führt sie her?

L o r e n z o, von außen.

Erkennst du meine Stimme nicht mehr?
Es kehret dein Geliebter dir zurück!

Z e r l i n e.

Es ist Lorenzo, welches Glück!

Marquis, Beppo, Giacomo,
sitzt an der Kabinettthüre.

Wir müssen weichen

Von diesem Ort,

Auf, laßt uns schleichen

Nur stille fort.

(Sie verbergen sich; man klopf.)

Z e r l i n e

(hat sich während des letzten Chores ein wenig angekleidet, die Schuhe angezogen.)

Nur einen Augenblick Geduld! Bei unsern Heiligen! nicht so ungestüm! (geht an das Fenster). Bist du's wirklich, Lorenzo?

L o r e n z o.

Freilich, Zerline.

Z e r l i n e.

Ganz gewiß auch?

L o r e n z o.

Seit einer Stunde steh' ich mit meinen Kameraden hier vor der Thüre.

Z e r l i n e.

Ich muß mich doch erst ankleiden; warum kommt ihr so früh. Aber halt! (wirft einen Schlüssel hinab) hier ist der Ruchenschlüssel; geht zur kleinen Thüre herein. Die Lampe brennt, und der Tag bricht ja ohnedem schon an. (Sie geht wieder zum Tisch, um ihre Toilette zu beendigen). Jetzt heißt es eilen, — so — Radeln her! — man muß sich doch wenigstens können sehen lassen, namentlich vor Soldaten, denn die kenne ich; das ist dreistes, verwegenes Volk!

(Der Lärm nimmt von allen Seiten zu; man hört Mylord).

M i l o r d.

Nur ruhig, Milady! ich werde sehen, was es gibt.

Sechster Auftritt.

Zerline, Lorenzo, zur Thüre rechts herein, Mylord.

Z e r l i n e

(erblickt Lorenzo und hüllt sich schnell in die Vorhänge des Bettes).

Halt, bist du schon da! Das ist nicht artig, Lorenzo; um diese Stunde geht man nicht so grade zu.

LE CHOEUR, en dehors.

Qu'on se réveille en cette auberge!

Voici de braves cavaliers.

Ouvrez vite! qu'on les héberge,

Car ce sont de carabiniers;

Oui, ce sont des carabiniers.

B E P P O.

Des carabiniers. (tremblant.)

Capitaine!

LE MARQUIS, froidement.

As-tu donc peur?

B E P P O.

Qui les ramène?

LORENZO, en dehors.

Zerline! Zerline! écoute-moi!

C'est ton amant qui revient près de toi.

ZERLINE, avec joie.

C'est Lorenzo.

G I A C O M O.

Grands Dieux!

LE MARQUIS, avec colère.

Ah! j'en aurai vengeance!

Mais d'ici là de la prudence!

E N S E M B L E.

TOUS TROIS, se retirant vers le cabinet. LORENZO et CAVALIERS, en dehors.

Que la prudence

Guide nos pas!

Faisons silence;

Ne nous montrons pas.

Qu'on se réveille en cette auberge!

Voici de braves cavaliers.

Ouvrez vite, qu'on les héberge!

Ce sont les carabiniers.

(Ils frappent de nouveau à la porte.)

ZERLINE, qui pendant le chœur précédent s'est habillée à la hâte, a remis ses souliers, etc.

Mais un instant! un instant, par Notre-Dame, donnez-vous patience. (allant à la fenêtre du fond qu'elle ouvre.) Est-ce bien vous Lorenzo?

LORENZO, en dehors.

Sans doute.

Z E R L I N E.

Vous en êtes bien sûr?

LORENZO.

Moi et mes camarades que depuis une heure vous faites attendre.

Z E R L I N E.

Il faut bien le temps de s'habiller! quand on est réveillée en sursaut... Mais tenez... (jetant une clef par la fenêtre.) vous entrerez par la cuisine, en voici la clef; la lampe y est allumée, d'ailleurs voici le jour qui commence à poindre. (elle referme la croisée, et revient près du lit achever sa toilette.) Dépêchons-nous à grand renfort d'épingles... encore faut-il être présentable, surtout devant des militaires... c'est terrible.

(Le bruit redouble en bas à gauche; en dehors on entend mylord.)

M Y L O R D.

Calmex-vous milady! je allais voir ce que c'était... je avais payé pour le dormir tranquille, et on volait à moi mon argent!

SCÈNE VI.

ZERLINE, LORENZO, entrant par la porte à droite, puis MYLORD.

ZERLINE, apercevant Lorenzo et s'enveloppant vivement dans le rideau du lit.

Ah! mon Dieu! c'est déjà vous! on n'entre pas ainsi à l'improviste chez les gens! c'est très mal!

L o r e n z o.

Verzeih, Zerlinchen. Ach, du bist so allerliebste in deinem Negligé.

M i l o r d, tritt auf zu Lorenzo.

Sie sind's, Herr Lieutenant, was bedeutete der Lärm?

L o r e n z o.

Gute Nachricht. Meister Diavolo kann uns nicht mehr entwischen!

Z e r l i n e, M i l o r d.

Was hör' ich!

L o r e n z o.

Wir suchten ihn in ganz falscher Richtung. Drei Stunden von hier gab uns ein ehrlicher Müller, der zwei Tage sein Gefangener gewesen, ganz andre und bessere Auskunft. Er hat ihn in einem Halbwagen hierher den Weg nach Terracina nehmen sehen.

Z e r l i n e.

Nicht möglich!

L o r e n z o.

Er hat sich uns zum Führer angeboten, und da er den Räuber kennt, so nahm ich sein Anerbieten mit Freude an. Ehe wir indessen aufbrechen, müssen meine Soldaten ein wenig ruhen; sie waren die ganze Nacht auf den Beinen, und sterben fast vor Hunger!

M i l o r d.

Der Hungertod — ist ein schwerer Tod.

Z e r l i n e.

Jesu Maria, und Du Lorenzo?

L o r e n z o.

Wo die Soldaten hungern, hungert der Offizier aus Schuldigkeit mit.

Z e r l i n e.

Es gibt aber Wirthshäuser genug, wo ihr hättet zu Nacht essen können.

L o r e n z o.

Aber keines — wo wir ein Zerlinchen getroffen hätten.

Z e r l i n e.

Ach — so — deshalb!

L o r e n z o.

Darum befahl ich meinen Soldaten den Weg hierher. In solchen Augenblicken fühlt man das Ungeheuerliche, befehlen zu können.

Z e r l i n e.

Armer Lorenzo, du sollst gleich etwas zu frühstücken haben.

L o r e n z o.

Sorge nur für meine Kameraden, denn die sind nicht vertriebt. Fort, schnell, mein Zerlinchen!

Z e r l i n e.

Sein Zerlinchen! — er glaubt schon, er ist mein Mann!

L o r e n z o, umarmt sie.

Heut noch nicht, aber morgen.

Z e r l i n e.

Lorenzo, hör' auf! ich weiß gar nicht, was das heißen soll. — Hörst du! deine Kameraden rufen! (Man hört draußen Spektakel, Rufen, Schlagen mit den Säbeln auf Tisch und Bänke).

L O R E N Z O.

Ma Zerline, pardonne-moi? tu es si jolie dans ce negligé!

M Y L O R D, entrant et apercevant Lorenzo.

C'est vous la brigadier... D'où venait ce bruit, et qui ramenait vous ainsi?

L O R E N Z O.

De bonnes nouvelles! je crois que maître Diavolo ne peut nous échapper.

Z E R L I N E et M Y L O R D.

Vraiment?

L O R E N Z O.

Nous avions de mauvais renseignements et nous le poursuivions dans une fausse direction, lorsqu'à trois lieues d'ici nous avons rencontré un brave meunier qui nous a dit: Seigneurs cavaliers, je sais où est le bandit que vous cherchez, il n'est pas à la montagne; je connais sa figure, car j'ai été deux jours son prisonnier, et ce soir je l'ai vu passer dans une voiture découverte et suivant la route de Terracine.

Z E R L I N E.

Il serait possible!

L O R E N Z O.

Il nous a offert alors de nous conduire, de ne pas nous quitter; ce que j'ai accepté, et de grand cœur; quand il ne servirait qu'à le désigner, c'est déjà beaucoup, et nous allons nous remettre à sa poursuite; mais auparavant, j'ai voulu faire prendre à mes soldats quelques heures de repos, car ils ont marché toute la nuit, et meurent de faim.

M Y L O R D.

Mourir de faim! c'était un vilain mort!

Z E R L I N E.

Jésus, Maria! Et vous, monsieur?

L O R E N Z O.

Et moi aussi! pour être brigadier cela n'empêche pas.

Z E R L I N E.

Il y a d'autres auberges, où vous auriez depuis long-temps trouvé à souper?

L O R E N Z O.

Il n'y avait que celle-ci où j'aurai trouvé Zerline.

Z E R L I N E.

Ah! ah! c'est pour cela?

L O R E N Z O.

Justement, aussi je disais toujours: cavaliers! En avant, marche! Voilà les occasions où il est agréable d'être commandant.

Z E R L I N E.

Ce pauvre garçon! je vais vous chercher à manger.

L O R E N Z O.

Non, commencez par mes camarades... eux qui ne sont pas amoureux, sont plus pressés. Va vite, ma Zerline.

Z E R L I N E.

Ma Zerline! Il se croit déjà mon mari.

L O R E N Z O, la serrant dans ses bras.

Pas aujourd'hui... mais demain!

Z E R L I N E.

Finissez, monsieur! finissez! Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Et tenez! tenez, voilà vos camarades qui s'impatientent.

(On entend les cavaliers qui sonnent et frappent sur les meubles)

Holà! la fille! holà, quelqu'un!

Geh zu ihnen; ja, ja! die sind artiger und gesetzter wie du. Jetzt sollen sie aber auch gleich zu essen haben — und das Beste heb' ich für dich auf — ho! ho! welcher Spektakel!

(Sie läuft schnell ab; es ist heller Tag).

Siebenter Auftritt.

Lorenzo. Milord.

Milord.

Und ich will wieder zu Milady gehen, welche vor Angst und Unruh sterben wollte. Ich habe ihr gesagt — ich will sehen, was es gibt. (mit der Stimme einer Frau.) Milord, theurer Gemahl, lassen sie mich nicht allein! — und dabei drückte sie mich so zärtlich an ihr Herz — seit langer Zeit einmal wieder die erste Zärtlichkeit.

Lorenzo, lächelnd.

So war der Lärm und Spektakel doch zu etwas gut.

Milord.

Yes — gut für Milady, für die Frauen — aber für uns, die wir Männer seyn sollen, —

Lorenzo

(ist unruhig hin und her gegangen, hat nach Zerline gesehen).
Wo bleibt Zerline? (setzt sich neben dem Tischchen).
(Im Kabinette rechts wird ein Stuhl umgeworfen).

Milord, erschrocken.

Holla — Signor Lorenzo — haben Sie gehört?

Marquis, zu Beppo.

Lölpel!

Lorenzo, kalt zu Milord.

Jemand etwas ist umgefallen.

Milord.

Sind wir denn nicht allein hier?

Lorenzo.

Das Geräusch war in Milady's Zimmer.

Milord.

Nein, nein, dort war's, es muß jemand da seyn.

Lorenzo, noch immer stehend.
Sie glauben.

Milord, noch ängstlicher.

Ich bin meiner Sache gewiß!

Beppo.

Wir sind verloren.

Finale.

Milord.

Wär's gut nicht, bald zu sehn,
Woher der Lärm kam.

Lorenzo, steht auf.

Es kann gesch'hen!

Milord, ladet ihn ein voranzugehen.

Yes, yes, ich bitte.

Giacomo.

Es ist vorbei.

Marquis.

Nur ruhig, dummer Wicht,

Und zeigt euch beide nicht.

(In dem Augenblicke, wo Lorenzo in's Kabinette will, tritt der Marquis herans und macht die Thüre zu.)

ZERLINE, se dégageant des bras de Lorenzo.

Ils ne sont pas comme vous! ils sont bien sages. . . . Voilà, voilà. . . . Je vais leur donner tout ce qu'il y aura, et puis je garderai ce qu'il y a de meilleur pour vous l'apporter. . . . Eh! mon Dieu! quel tapage!

(Elle sort en courant. — Il est grand jour.)

SCÈNE VII.

LORENZO, MYLORD.

MYLORD.

Et moi, messie le brigadier, je allais retrouver milady qui était capable pour mourir de frayeur. . . . J'ai dit, rassurez-vous, je vais aller voir. . . . (contrefaisant la voix d'une femme) Mylord, mon cher mylord, ne laissez pas moi toute seule! . . . Et elle serrait moi tendrement beaucoup. . . . C'était pas arrivé depuis bien long-temps. . . .

LORENZO, souriant.

Vous voyez qu'à quelque chose la frayeur est bonne.

MYLORD.

Yes, c'était bonne pour des femmes. (Continuant à parler pendant que Lorenzo remonte le théâtre, regarde par la porte à droite si Zerline revient, et redescend à gauche du spectateur. Il s'assied près de la table.) Mais pour nous autres, messie le brigadier, pour nous autres qui étaients des hommes. . . .

(On entend dans le cabinet à droite le bruit d'une chaise qu'on renverse.)

MYLORD, effrayé.

Hein! avez-vous entendu?

LE MARQUIS, bas à Beppo dans le cabinet.
Maladroît!

LORENZO, froidement.

C'est le bruit d'un meuble qu'on a renversé.

MYLORD.

Nous n'étions pas seuls ici?

LORENZO.

C'est sans doute milady ou sa femme de chambre.

MYLORD.

Non, elle n'est pas de cette côté; il n'y avait personne.

LORENZO, toujours assis.

Vous croyez?

MYLORD, inquiet et regardant.

Je en étais persuadé?

BEPPPO.

Nous sommes perdus!

FINALE.

MILORD.

N'était-il pas prudent de reconnaître

— Ce qui se passe là-bas?

LORENZO, se levant.

On peut voir.

MYLORD, l'engageant à passer.

Yes, voyez. . . .

BEPPPO, dans le cabinet.

C'est fait de nous!

LE MARQUIS, de même.

Peut-être.

Laissez-moi faire, et ne vous montrez pas.

(Au moment où Lorenzo traverse le théâtre pour entrer dans le cabinet, le marquis en ouvre la porte qu'il referme.)

Achter Auftritt.

Lorenzo, Milord, Marquis.

Lorenzo, Milord.
Großer Gott!Marquis, den Finger auf dem Mund.
Bitte zu schweigen.

Milord.

Es scheint, der Herr macht hier die Runde,

Lorenzo.

Derselbe, den ich gestern hier geseh'n.

Marquis.

Derselbe.

Lorenzo, laut und bestig.

Was führt ihn her, zu dieser Stunde?

Marquis.

Ich habe nicht'gen Grund, es zu verschweigen.

Lorenzo.

Und welchen Grund.

Milord.

Das wird sich zeigen!

Marquis.

Da sie mich hier so dringend fragen —

Gefegt es wahr, — ein artig «Stell dich ein.»

Lorenzo, Milord.

O Gott!

Marquis.

Sie werden, hoff' ich, doch verschwiegen seyn!

Lorenzo, Milord.

So reden Sie —

Marquis.

Nun, ich gestand es ein.

Milord, Lorenzo.	Marquis.
Der Argwohn und Verdacht,	Ich lach' aus vollem Herzen,
Schleicht sich hier bei mir	Mich freuet ihre Pein,
ein,	Der Born bei ihren Schmer-
Und Born und Wuch er-	zen,
wacht,	Kann Lust nur für mich
Und mehret des Herzens	seyn!
Pein!	

Beppe, Giacomo
(am Fenster der Cabinetstüre.)Ach, bald der Haft entbunden,
Wie glücklich werd' ich seyn,
Ein Ausweg scheint gefunden,
In ihrer Wuth und Pein.

Milord, zum Marquis.

Genug jetzt der geheimnißvollen Mienen —
Wem galt hier Ihre Gegenwart?

Lorenzo.

Vielleicht Zerline?

Milord.

Milady?

Marquis.

So drohend mich zu fragen, ist nicht die rechte Art.
Von dem Geheimniß bin ich jetzt der Herr nicht mehr.

Lorenzo, Milord.

Geseh'n Sie, Herr Marquis, was führte Sie hieher?

SCÈNE VIII.

LORENZO, MYLORD, LE MARQUIS.

LORENZO et MYLORD.

Ah! grand Dieu!

LE MARQUIS, le doigt sur la bouche.
Du silence!

MYLORD.

C'est messié le marquis.

LORENZO.

Ce seigneur qu'hier soir j'ai vu dans ce logis?..

MYLORD.

Lui-même!

LORENZO, vivement et à voix haute.

Qui l'amène à cette heure?

LE MARQUIS, à demi-voix.

Silence!

J'ai d'importans motifs pour cacher ma présence.

LORENZO et MYLORD.

Quels sont-ils?

LE MARQUIS, feignant l'embarras.

Je ne puis le dire en ce moment;

Si c'était, par exemple... un rendez-vous galant?

LORENZO et MYLORD.

O ciel!

LE MARQUIS, passant entre eux deux.

En votre honneur... je mets ma confiance...

LORENZO et MYLORD.

Achevez!

LE MARQUIS.

Eh bien! oui... je l'avoue entre nous.

Soyez discrets... c'était un rendez-vous.

ENSEMBLE.

MYLORD.

LORENZO.

Quel soupçon dans mon	Quel soupçon dans mon
ame	ame
Se glisse malgré moi!	Se glisse malgré moi!
Si c'était pour ma femme!	
Ah! j'en tremble d'effroi!	

LE MARQUIS.

BEPPO et GIACOMO,
dans le cabinet.

Je ris au fond de l'ame	L'espoir rentre en mon
Du trouble où je les voi;	ame;
Le courroux qui l'enflamme	J'en sortirai, je croi!
Est un plaisir pour moi.	Le courroux qui l'enflamme
	A hanni mon effroi.

MYLORD, au marquis.

Peut-on savoir au moins... la nuit... à la sourdine,
Pour qui donc vous veniez ici?

LORENZO, à voix basse et d'un air menaçant.

Était-ce pour Zerline?

MYLORD, de même de l'autre côté.

Est-ce pour milady?

LE MARQUIS.

Qu'importe? de quel droit m'interroger ainsi?

De mes secrets ne suis-je pas le maître?

MYLORD et LORENZO,

chacun à voix basse, et aux deux côtés du marquis.
Pour laquelle des deux?

Marquis, lächelnd.
Vielleicht galt allen beiden diese Ehr'!

Milord, Lorenzo.
Mein Herr, ich darf verlangen,
Jetzt deutlicher zu sprechen,
Und das den Augenblick.

Marquis.
An beiden mich zu rächen,
Welch unverhofftes Glück!
(nimmt Milord bei Seite.)
Um Ihrer Ehre wegen, den Flager auf den Mund, —
Milady's Reiz, nun ja, — hat mich hieher geführt,
Und dieses theure Bild — ist Pfand von unserm Bund!

Milord.
Goddam, wir sprechen uns!

Marquis.
Ich bin bereit, —
(nimmt Lorenzo bei Seite, mit Beziehung auf Milord.)
Ich sparte wohl so gern die bittere Kränkung dir,
Doch wisse nun, Zerline erwartete mich hier.

Lorenzo.
O Gott — verrathen denn von ihr!
Hier wird die Rache Pflicht.

Marquis, hält ihn auf.
Halt ein und überleil' dich nicht.

Lorenzo.
Wie? Ihr vertheidigt sie?

Marquis.
Für sie, nichts weiter mehr!

Lorenzo
(ihn firierend, mit innerlicher Wuth.)
Sie wagten es, mein Herr, beschimpfen meine Ehr',
Wohlan —

Marquis.
Um sieben Uhr, beim Hohlweg dort

Lorenzo.
Mein Wort!

Marquis.
Bald ist's um ihn gethan,
Und an dem dunklen Ort,
Da glücket unser Plan,
Und rächt Vandalen's Wuth
Der Kameraden Blut.

Milord, Lorenzo.
Welche Lust, sich zu rächen,
Sie betäubt meinen Schmerz,
Und mit ihm muß ich brechen,
Lorenzo. Wenn auch bräche mein Herz.
Milord. Denn hier endet der Scherz.

Marquis. Giacomo, Beppo.
Welche Lust gibt die Rache, Welche Lust, sich zu rächen,
Welche Lust für mein Herz, Wie frohlockt mein Herz,
Ihre Wuth ich verlache, Unsre Hast hier zu brechen
Und sie dienen nur zum Scherz. Glückt Diavolo's Scherz.

LE MARQUIS, riant.
Pour toutes deux, peut-être.

MYLORD et LORENZO.
Monsieur, sur ce doute outrageant
Vous vous expliquerez ici même à l'instant.

LE MARQUIS, à part avec joie, et les regardant l'un après l'autre.

De tous mes ennemis, enfin, j'aurai vengeance!
(prenant mylord à part et à demi-voix.
Pour vous-même, mylord, ne faites point de bruit!
De milady... c'est vrai, les charmes m'ont séduit;
Et ce portrait charmant, gage de ma constance...
(Il tire de sa poche le médaillon qu'il lui montre.)

MYLORD, furieux.

Ah! goddam! nous verrons! . . .

LE MARQUIS, froidement et à voix basse.
Quand vous voudrez; suffit!

(prenant à part Lorenzo et montrant mylord.)
Je voulais à ses yeux dérober ton offense;
Mais tu l'exiges . . .

LORENZO.

Oui!

LE MARQUIS, montrant le cabinet. †
J'étais là... je venais...

Pour Zerline.

LORENZO.

Grand Dieu!

LE MARQUIS.

Tu comprends, je suppose?

LORENZO.
Être trahi par elle!... et je le souffrirais!...
Courons!

LE MARQUIS, le retenant par la main.

Je n'entends point qu'un tel aveu l'expose.

LORENZO.

Vous la défendez?...

LE MARQUIS.

Oui, pour elle, point d'éclat.

LORENZO, s'arrêtant et regardant le marquis avec une fureur contenue.

Quand un grand ne craint pas d'outrager un soldat,
S'il a du cœur...

LE MARQUIS, à demi-voix.

J'entends! tantôt, seul, à sept heures,
Aux rochers noirs.

LORENZO, de même.

C'est dit.

LE MARQUIS, à part, avec joie.

Il n'en reviendras pas.
Mes compagnons, dans ces sombres demeures,
De nos braves sur lui vengeront le trépas.

ENSEMBLE.

LORENZO.

LE MARQUIS.

O fureur! ô vengeance! O bonheur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir! Tout va me réussir!
Après son inconstance Je punis qui m'offense:
Je n'ai plus qu'à mourir! Ah! pour moi quel plaisir!

MYLORD.

BEPPU et GIACOMO.

O fureur! ô vengeance! O bonheur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir! Il s'en tire à ravir!
Gardons bien le silence; Attendons en silence
Mais sachons la punir! Le moment de sortir.

Neunter Auftritt.

Borige, Pamella, aus ihrem Zimmer. Zerline,
zur Thüre rechts herein.

Pamella.

Ha, welcher Lärm in diesem Hause,
Und ich erblet Bescheid noch nicht.

Zerline.

Bereit ist alles jezt zum Schmause,
(zu Lorenzo.)

Warum dies finstere Gesicht?

Mylord. Lorenzo.

Ha, Ungetreue!

Pamella.

Iheurer Gatte,

Mylord.

Zu trennen mich von Ihnen,
Das will, erheischt die Pflicht.

Zerline, zu Lorenzo.

Kennst Du nicht mehr Zerline?

Lorenzo.

Ha, Falsche, frage nicht.

Zerline. Pamella.

Warum dies düstre Schweigen?

Lorenzo.

Die Ehre heißt mich schweigen —

Zerline.

Verdien' ich dies Betragen?

Lorenzo.

Nichts darf ich hier mehr sagen!

Zerline.

So hör' mich an!

Lorenzo, zum Marquis.

Ha, bald Signor, ist's an der Zeit!
(zu Zerline.)

Nimm deinen Schwur zurück!

Marquis.

Ich bin bereit.

Zerline.

Lorenzo, halt!

Lorenzo.	Mylord.	Pamella.	Zerline.
Welche Lust, sich zu rächen,	Welches störrische Betragen!		
Sie betäubt meinen	Ha, verdient das mein		
Schmerz.	Herz,		
Mit ihr muß ich brechen,	Nicht ein Wörtchen mir zu		
Wenn auch bräche dieses	sagen,		
Herz.	Ich erliege diesem Schmerz.		

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, PAMÉLA, sortant de la chambre à gauche.
ZERLINE, entrant par la porte à droite.

PAMÉLA.

Dans cette auberge quel tapage!
(à son mari.)

Vous veniez pas me rassurer.

ZERLINE, allant à Lorenzo.

Venez, j'ai fait tout préparer?

ZERLINE et PAMÉLA, l'une à Lorenzo, l'autre à mylord.

Pourquoi donc ce sombre visage?

MYLORD et LORENZO, à part.
La perfide!

PAMÉLA, tendrement.

Mon cher époux!

MYLORD,

Laissez-moi, je voulais me séparer de vous.

PAMÉLA.

Pourquoi donc?

MYLORD.

Je voulais.

ZERLINE, de l'autre côté, à Lorenzo.

Lorenzo, qu'avez-vous?

LORENZO, froidement et sans la regarder.

Laissez-moi! . . . laissez-moi . . .

ZERLINE et PAMÉLA.

Quel est donc ce mystère?

LORENZO.

Pour vous, pour votre honneur je consens à me taire.

ZERLINE.

Que dit-il?

LORENZO.

Mais partez!

ZERLINE.

Lorenzo!

LORENZO.

Laissez-moi!

ZERLINE.

Écoutez . . .

LORENZO.

Je ne puis! je vous rends votre foi!

(bas au marquis.)

Ce matin aux rochers.

LE MARQUIS, de même.

C'est dit: comptez sur moi.

ENSEMBLE.

LORENZO, de même.

ZERLINE.

Comptez sur moi.

C'est fait de moi!

MYLORD, à sa femme.

PAMÉLA.

Oui, laissez-moi!

Mais qu'avait-il donc
contre moi?

ZERLINE.

LORENZO.

Voilà donc sa constance!

O fureur! ô vengeance!

Il ose me trahir.

Elle a pu me trahir!

Pour moi plus d'espérance!

Après son inconstance

Je n'ai plus qu'à mourir.

Je n'ai plus qu'à mourir.

LE MARQUIS, qui tient le
milieu du théâtre et qui re-
garde tous avec joie.

PAMÉLA.

O bonheur! ô vengeance!

Le dépit, la vengeance

Tout va me réussir;

A moi se font sentir;

Je punis qui m'offense:

Mylord de son offense

Ah! pour moi quel plaisir!

Pourra se repentir!

Beppo. Giacomo. Marquis, bleibt in der
Welche Lust sich zu rächen, Mitte des Theaters, alle mit
Wie frohlockt heut' mein Freude betrachtend.
Herz,
Unsre Haft hier bald zu Welche Lust giebt Rache,
brechen, Welche Lust für dieses Herz,
Ihre Wuth ich hier verlache,
Glückt vielleicht des Haupt- Denn sie dienet mir zum
manns Scherz. Scherz!

(Mylord will in's Zimmer gehen, Pamela hält ihn dringend auf. Zerline hält Lorenzo, ihn um Erklärung bittend. Beppo und Giacomo wollen in's Cabinet, der Marquis winkt ihnen, noch einen Augenblick zu weilen. Der Vorhang fällt rasch mit dem lezten Ruffstosse.)

Dritter Aufzug.

Reizende italiänische Landschaft, links die Wirthshausthüre und vor derselben eine Baumgruppe, rechts ein Tisch und steinerne Bank, über welche sich eine Art Laube wölbt. Im Hintergrunde einige Berge, Fußsteige führen zu einer Kapelle, welche ein Thürmchen mit Glocke hat.

Erster Auftritt.

Marquis

(im Kostüm des Diavolo, kömmt den Berg herab.)

Recitativo.

Meine Freunde sind hier
Ganz im Stillen versteckt,
Einen Wink nur von mir —
Und sie nah'n — der Rache Stunde schlägt,
Giebt's ein schön'res Loos!

Arie.

Ich zähle Freunde unter diesen Schaaren,
Die muthvoll folgen Diavolo's Wort,
Mir unterthänig ist bereits seit Jahren
Der Wandersmann, von fremden Land und Ort!
Eitles Bemühen,
Mir zu entfliehen,
Herrscher bin ich hier!

Ein Banquier rückt dort heran,
Das Gold und die Börse nur her. —
Ein großer Herr kömmt glänzend an —
Das Gold und die Börse nur her!

Wer ist hier der betrefte Wicht,
Es ist ein Kriegeslieferant!

Nur Gold, macht auf, ich halte hier Gericht! —
Doch seht den armen Pilger dort,

»Ach, ich bin ohne Brod und Geld,«
Hier habt ihr beides, geht nur fort. —

Und sehet hier das hübsche Mädchen,
Wie zitternd mir's zu Füßen fällt.

»Ach, ach Erbarmen!
Ich bitte schön —

Ach weh mir Armen,
Laßt mich geh'n. —

»Vor Angst da stocket mir das Blut,
Ich bin ein armes eheliches Ding —

Ach all' mein Habe und mein Gut,
Für Eure Hoheit ist's zu gering.«

Cavatine.

Niemals berauben wir die Schönen,
Denn sie zu schonen heischt die Pflicht,
Doch will ihr Herz die Witte krönen,
So nehmen wir, — was es verspricht!
Ha, welch ein Glück, und welch ein Zauberstein,
Liegt in dem Stand, ein Räubersfürst zu seyn.
Doch muß man wohl bedenken! — —

MYLORD.

BEPPo et GIACOMO, dans
le cabinet.

O fureur! ô vengeance! O bonheur! ô vengeance!
Elle a pu me trahir! Il s'en tire à ravir;
Gardons bien le silence; Attendons en silence
Mais sachons la punir. Le moment de sortir.

(Mylord veut rentrer dans sa chambre; Pamela s'attache à ses pas et l'arrête. Lorenzo, qui veut s'élaner sur l'escalier à droite, est retenu par Zerline qui le conjure encore de l'écouter. Beppo et Giacomo entr'ouvrent la porte du cabinet pour sortir. Le marquis étend la main vers eux et leur fait signe d'attendre encore. La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un riant paysage d'Italie; à gauche des spectateurs, une porte extérieure de l'auberge, et devant, un bouquet d'arbres; à droite, une table et un banc de pierre, et derrière, un bosquet; au fond, une montagne et plusieurs sentiers pour y arriver. Au sommet de la montagne, un ermitage avec un clocher.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIABOLO, seul, descendant de la montagne.

RECITATIF.

J'ai revu nos amis! tout s'appête en silence
Pour seconder ma vengeance,
Et pour combler tous mes vœux;
Est-il un destin plus heureux!

AIR.

Je vois marcher sous mes bannières
Des braves qui me sont soumis;
J'ai pour sujets et tributaires
Les voyageurs de tous pays.
Aucun d'eux ne m'échappe,
Je leur commande en roi.
Et les soldats du pape
Tremblent tous devant moi.

On m'amène un banquier: — De l'or! De l'or! De l'or!
Là c'est un grand seigneur: — De l'or! De l'or! De l'or!
Là c'est un fournisseur: — Que justice soit faite!
De l'or! de l'or! bien plus encor.

Là c'est un pauvre pèlerin:
— Je suis sans or, je suis sans pain!
— En voici, camarade; et poursuis ton chemin.

Là c'est une jeune fillette:
Comme elle tremble, la pauvrete!
• Par charité, laissez-moi, je vous prie!
• Ah! ah! ah! ah!
• Par charité, ne m'ôtez pas la vie!
• Ah! ah! ah! ah!
• Grace, monseigneur le brigand!
• Je ne suis qu'une pauvre enfant.

CAVATINE.

Nous ne demandons rien aux belles:
L'usage est de les épargner;
Mais toujours nous recevons d'elles
Ce que leur cœur veut nous donner.
Ah! quel plaisir et quel enchantement
Le bel état que celui de brigand!
Mais, mais, dans cet état charmant...

R O N D O.

Rasch entflieht die Zeit, und winket,
Und sie ladet zum Genuß!
Denn des Glückes Wage sinket,
Und der Freude folgt Verdruß.
Wo Gefahren sich erheben,
Wo sie drohend um uns steh'n,
Heißt es grade: »lustig leben!
Fröhlich in die Zukunft seh'n!
Ich habe Gewalt, einem Könige gleich,
Bin eben so mächtig, bin eben so reich.
Hier ruft ein Mädchen mit klopfendem Herzen,
Dort schreiet ein Weib, in doppeltem Schmerz:
»Ach, lieber Herr Spitzbub,
Geehrter Herr Räuber!
Ich habe Gewalt, einem Könige gleich,
Bin eben so mächtig, bin eben so reich!

Unser Plan ist gemacht, — Signor Lorenzo wird ihn nicht mehr stören können! Sechs schlug eben die Uhr in der Wirthsstube, um sieben Uhr ist unser Rendez-vous, die Ehre wird ihn mahnen, Wort zu halten, meine Banditen halten das ihrige, denn von jeher war ihnen der Tag ein Festtag, an welchem es ihnen gelang, einen römischen Dragoner zu tödten. Und was werd' ich beginnen? — hm! So wie ich mich erinnere, kommt Matteo mit dem Schwiegersohn heut morgen zurück. Während alle in der Kirche, werde ich Milord, Milady, und vor Allem ihre Diamanten und ihr Geld fangen. Milady folgt mir in meine Berge — und sie soll sich nicht so unglücklich fühlen. — Ich kenne die Weiber — welsch ein Glück wird es für sie seyn, ihre Räuberaventuren in London erzählen zu können! was wird zu diesen Abentheuern da zu gelogen — — und was wird verschwiegen werden!! (ihre Stimme nachahmend.) »Ach, die lieben Banditen! nein, ich schwöre, ich betheure« — alle Engländerinnen werden Lust bekommen, nach Italien zu reisen! — Wenn nur Lorenzo und seine Soldaten erst abmarschirt wären, und wo bleibt Beppo und Giacomo? In's Wirthshaus wag' ich mich nicht — denn der Esel von Müller, den Lorenzo mitgeschleppt, würde mich erkennen — dieser undankbare Schlingel, dieser Müller! — eine Lehre für die Zukunft, sich künftig nicht mehr mit dem bloßen Diebstahl zu begnügen! — man kommt! — dieser Baum ward von mir und Giacomo verabredet. (zieht ein Blättchen Papier aus seiner Schreibtisch und wirft es in den hohlen Baum.) Wenig Worte sind ihnen nur nöthig — sie werden ihre Pflicht kennen.

(eilt rechts ab.)

Zweiter Auftritt.

Matteo. Francesco. Bauern, Bäuerinnen,
Gäste, sind alle mit Blumen geschmückt, kommen den Berg herab.

C h o r.

Tanzet dem Frühling
Fröhlich entgegen!
Seht auf den Wegen
Blumen hier blühn!

R O N D O.

Il faut nous hâter, le temps presse,
Il faut se hâter de jouir!
Le sort qui nous caresse
Demain pourra nous trahir.
Quand des périls de toute espèce
Semblent toujours nous menacer,
Et plaisir et richesses,
Il faut gaiment tout dépenser.
Ah! le bel état!
Aussi puissant qu'un potentat,
Partout j'ai des droits,
Et moi-même je les perçois,
Je prends, j'enlève, je ravis
Et les femmes et les maris.
J'ai fait battre souvent leur cœur,
L'un d'amour, l'autre de frayeur.
L'un en tremblant dit: Monseigneur!
Et l'autre dit: Cher voleur! cher voleur!
Il faut se hâter, le temps presse, etc.

Oui, tout mon plan est arrêté, et j'espère que cette fois messire Lorenzo ne pourra plus le déranger... Six heures viennent de sonner à l'horloge de l'auberge! dans une heure j'en serai débarrassé... Il est jaloux... il est brave... il ira au rendez-vous (souriant.) J'ai donné ma procuration à mes compagnons qui l'attendent, et qui se font toujours une fête de mettre du plomb dans la tête d'un brigadier romain... moi, pendant ce temps, et sitôt que le détachement sera parti... Oui... si j'ai bonne mémoire, le père de Zerline, Mathéo, revient ce matin avec son gendre pour la noce; et pendant qu'ils seront tous à la chapelle, les billets de banque à mylord, ses bijoux, et jusqu'à milady... je lui dois cela... je l'inviterai à venir passer quelque temps avec nous à la montagne... en sera-t-elle fâchée?... Elle le dira... (avec fâchété.) Mais je ne le crois pas! il est si agréable de pouvoir raconter son aventure dans toutes les sociétés de Londres (contrefaisant une voix de femme.) »Ah! ma chère, quelle horreur!... J'ai été enlevée par les brigands les plus aimables et les plus respectueux! — Vraiment? — Je vous le jure. Elles voudront toutes, d'après cela, faire le voyage d'Italie... (regardant autour de lui.) L'essentiel est de guetter le départ de Lorenzo, et celui du détachement... Je ne vois pas paraître Beppo et Giacomo que j'ai laissés ici en éclaireurs; et je n'ose les aller chercher dans l'auberge; car les carabiniers sont sur pied, et si je rencontrais ce paysan qu'ils ont amené et qui me connaît... Un ingrat!... qu'on s'est contenté de voler... Voilà une leçon pour l'avenir... (écoutant.) On vient!... (tirant des tablettes.) Ayons recours au messager convenu... (montrant un des arbres du bosquet à droite.) Le creux de cet arbre... à Beppo et à Giacomo... deux mots qu'eux seuls pourront comprendre.

(Il déchire la feuille de ses tablettes, la ploie, la jette dans l'arbre et s'éloigne par la droite.)

S C È N E II.

MATHEO, FRANCESCO, PAYSANS ET PAYSANNES
paraissant au haut de la montagne. Ils ont tous des feuilles à leur coiffure.

C H O E U R.

C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies,
Accourez tous? voici
Ce jour si joli!

Pflücket die Blüte,
Schmücket die Hüte,
Versammelt euch munter in Reihn!
Laßt heiter und lustig uns seyn.

Dritter Auftritt.

Giacomo, Beppo, Vorige. (Giacomo und Beppo kommen aus dem Nebenbause links.)

Giacomo, zu Beppo.
Fauler Kerl, bist du da?

Beppo.
Ein Stündchen auszuruhn, ist doch wohl nicht zu viel!

Giacomo.
Der Hauptmann wartet schon um die bestimmte Zeit,
Versammelt ist das Dorf zu munterm Tanz und Spiel.

Beppo.
Gewiß, man feiert ja das heil'ge Pfingstfest heut,
Und du hast nicht einmal ein Zweiglein auf dem Hut!
Soll dieser arge Spott noch unser Unglück seyn?

Giacomo.
Warum nicht gar, ich bin ein gottesfürchtig Mut,
Und bete ich einmal, so bet' ich nicht zum Schelm.

Chor.
Tanzt dem Fräbling
Fröhlich entgegen!
Seht auf den Wegen
Blumen hier blühn!

Matteo, zu Francesco.
Ein schöner Tag blüht auf uns nieder,
Und kündet Glück dir bei dem Bunde,
Doch eh' ertönen Sang und Lieder,
Gedenke dieser ersten Stunde.
Zur heil'gen Jungfrau laß uns seh'n!
Ihr gelte unser fromm Gebet.

(Die jungen Mädchen knien an der Kapelle auf dem Berge.
Männer, Vorige, Gäste, Giacomo, Beppo, alle fällt
auf die Knie, so daß der Weg von der Mitte des Thea-
ters bis zum Berge durch die Betenden besetzt ist.)

Chor.
Du Heil'ge wirst uns gnädig seyn,
Erbhöre unsre fromme Bitte,
Beschüze unsre kleine Hüte,
Und lasse unsern Fleiß gedeih'n.

Matteo.
Das Kind, das mich erfreut,
Des Vaters Lieb' erhalt.

Männer.
Ein gutes Jahr gewäh'r uns heut,
Mädchen, leise.
Und einen Mann schenk' uns bald!

Mutter.
Du Heil'ge wirst uns gnädig seyn u. u.
(Matteo und alle seh'n auf, der Erste ladet die Gäste ein,
ins Haus zu treten.)

Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux.
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

SCENE III

LES PRÉCÉDENS, descendant de la montagne, **BEPPO**
et **GIACOMO**, sortant de la gauche, près de l'auberge.

GIACOMO.
Paresseux, viendras-tu?

BEPPO.
C'est bien le moins qu'on prenne
Une heure de sommeil.

GIACOMO.
Et si le capitaine
Nous attendait?
(s'arrêtant sous le bosquet à gauche.)

BEPPO.
Eh! mais voici tout le hameau.

BEPPO.
Eh! oui, c'est jour de fête; et cependant, re-
garde,

Tu n'as pas seulement un huis à ton chapeau!
Veux-tu donc nous porter malheur!

GIACOMO, cueillant une branche d'arbre.
Le ciel m'en garde!

Dès long-temps pour son zèle on connaît Giacomo.

CHOEUR.
C'est aujourd'hui Pâques fleuries!
De nos vallons, de nos prairies!
Accourez tous? voici
Ce jour si joli!
Garçon, fillette,
Vite, qu'on mette
De verts rameaux
A vos chapeaux!
C'est grande fête!
Voici, voici
Ce jour si joli!

MATHEO.
Est-il un plus beau jour entrer en ménage?

(à Francesco qui est près de lui le bouquet au côté.)
Mon gendre, avant d'offrir vos vœux et votre hommage

(montrant des jeunes filles et des garçons qui s'arrêtent au
haut de la montagne, et qui s'agenouillent à la porte
de l'ermitage.)

A Notre-Dame des Rameaux
Faisons comme eux la prière d'usage.

LE CHOEUR, se mettant à genoux.
O sainte vierge des Rameaux
Exauce aujourd'hui nos prières!
Veille toujours sur nos chaumières!
Protège toujours nos travaux!

MATHEO, montrant sa maison, où est sa fille.
Conserve à ma tendresse
L'enfant que je chéris!

CHOEUR DES HOMMES.
Donne-nous la richesse!

CHOEUR DES JEUNES FILLES.
Donne-nous des maris!

CHOEUR GENERAL.
O sainte vierge des Rameaux! etc.

(Matteo leur montre la porte de l'auberge, et engage tous
les gens de la noce à entrer chez lui.)

Chor.

Tanze dem Frühling
Fröhlich entgegen!
Seht auf den Wegen
Blumen erblühen!

(Alle gehn ins Haus.)

Vierter Auftritt.

Beppo. Giacomo.

Giacomo.

Sie entfernen sich. (sieht sich überall um.) Wirßt du nicht den Hauptmann gewahr?

Beppo, setzt sich auf die Bank im Vordergrund.

Nein — ich seh' ihn nirgend — vielleicht ist er schon wieder fort!

Giacomo.

Faullenzler, was thust du da?

Beppo.

Nichts — der Müßiggang gewährt eine angenehme Beschäftigung — und diese liebe warme Frühlingssonne ist gar zu einladend.

Giacomo.

Im Fall, daß der Hauptmann verhindert seyn sollte, würden wir im nächsten hohlen Baume seine Befehle finden, so war sein Wort.

Beppo

(dreht sich um und faßt mit der Hand in den hohlen Stamm, der sich bei der Laube befindet.)

Das wäre hier! — he — da ist etwas — ein Zettelchen — richtig, seine Hand.

Giacomo.

Rasch gelesen.

Beppo.

Lies nur.

Giacomo, liest.

« Sobald Lorenzo nach seinem Rendez-vous abgegangen, die Dragoner gegen uns, und die Gäste zur Hochzeit aufgebrochen seyn werden — erwarte ich von euch Bescheid, indem ihr die Glocke der Kapelle läutet. Mit einigen braven Gefellen werd' ich alsdann bei der Hand seyn, um Milord und Milady in unsre Gewalt zu bekommen. Erwartet mich. »

Beppo.

Sehr deutlich!

Giacomo.

Deutlich oder nicht, er befiehlt, und wir gehorchen. Wir müssen betreiben, daß die Dragoner aufsitzen.

Beppo.

Nicht nöthig, sie machen bereits Anstalt.

Giacomo.

Desto besser!

Beppo.

Eines nur setzt mich in Verlegenheit, nämlich grade heute Milord anzuhalten und zu bestechen, an einem heiligen Festtage.

Giacomo.

Wenn er ein Christ wäre — aber es ist ja nur ein Engländer, im Gegentheil, man verdient sich einen Gotteslohn dabei. —

CHOEUR.

C'est grande fête,
Aujourd'hui.
Garçon, fillette,
Voici, voici,
Ce jour si joli!

(Ils sortent tous par la porte à gauche.)

SCENE IV.

BEPPO, GIACOMO.

GIACOMO.

Ils s'éloignent... (regardant par les sentiers du fond qui sont à droite et à gauche.) Vois-tu le capitaine?

BEPPO, s'asseyant sur le banc, à droite.

Non... il est peut-être déjà parti.

GIACOMO.

Et que fais-tu là? à quoi t'occupes-tu?

BEPPO

Je m'occupe... à rien faire... c'est si doux, de ce beau soleil-là!

GIACOMO.

Dans le cas où le capitaine ne pourrait nous rejoindre, il a dit que nous trouverions ses instructions dans le creux de l'arbre, près de la treille.

BEPPO, se retournant et mettant son bras dans l'arbre.

C'est ici... il y a quelque chose... un papier... et de son écriture!

GIACOMO.

Lisons.

BEPPO.

Lis toi-même.

GIACOMO, lisant.

« Dès que l'amoureux de la petite sera parti pour le rendez-vous où nos braves l'attendent, les carabiniers pour leur expédition contre nous, et les gens de l'auberge pour la noce, vous m'en avertirez en sonnant la cloche de l'ermitage. Je viendrai alors avec quelques braves, et me charge de mylord et de milady. Attendez-moi. »

BEPPO.

C'est clair.

GIACOMO.

Clair ou non... dès qu'il le dit, il faut le faire... il s'agit de guetter le départ des carabiniers.

BEPPO.

Ce ne sera pas long... nous venons de les voir sur pied et prêts à se mettre en route.

GIACOMO.

Tant mieux... .

BEPPO.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse... attaquer ce mylord... un dimanche! un jour de fête.

GIACOMO.

Si c'était un chrétien... mais un Anglais! cela doit nous porter honneur pour le reste de l'année.

B e p p o.

Freilich, lieber mit dem lieben Gott zu thun haben,
als mit seinen Heiligen!

G i a c o m o.

Doch sieh — Lorenzo naht, — traurig — er senft!

B e p p o.

Wird sich bald ausgesenft haben! wenn er nur
erst beim Hohlweg seyn wird!

G i a c o m o.

Komm, wir wollen ihn nicht aus den Augen ver-
lieren.

(rechts hinter der Laube ab.)

Fünfter Auftritt.

Lorenzo, aus dem Wirthshause.

Romanze.

1.

Ewig will ich dir gebdren!
Solche Worte sprach ihr Mund,
Keine Macht soll je zerstören
Meiner Treue festen Bund.
Und die Ungetreue wendet
Schon so früh ihr falsches Herz;
Gern mögt' ich mich überreden,
Wolfe Täuschung sey mein Schmerz.

2.

Ehre soll fortan mich leiten,
Und Zerline will ich siehn,
Da wo Männer muthvoll streiten,
Fort zu Kampf und Schlachten ziehn.
Meinem Herzen, muß es passen,
Wird es dennoch nur zu schwer,
Sie für immer zu verlassen,
Denn ich liebte sie zu sehr.

Und ich konnte sie noch schenken! in einem Augen-
blicke, wo ich ihr den Verrath vor den Augen ihres
Vaters, der ganzen Welt vorhalten kann. — Doch
soll ich die entehren, die ich liebte? nein, sie heirathe
und lebe glücklich, und sie wird glücklich leben, denn
weder Klagen noch Vorwürfe werden sie bestürmen.
Bald schlägt die Stunde meines Rendez-vous! Viel-
leicht trifft mich des Gegners Kugel, dann sey mein
Lob — meine Rache.

Sechster Auftritt.

Lorenzo, Matteo, Zerline, aus dem Wirthshause.

M a t t e o.

Tische und zu trinken her, die Dragoner nehmen
schon noch einen Schluck mit auf den Weg.

(Geht während der folgenden Scene, in welcher sich
Zerline Lorenzo zu nähern sucht, ab und zu.)

Z e r l i n e, schüchtern.

Lorenzo, dich suchst' ich — mein Vater ist, wie du
siehst, zurückgekommen.

L o r e n z o.

Gut.

Z e r l i n e.

Und mit ihm Francesco.

B E P P O.

Tu as raison! que le ciel nous soit en aide!

G I A C O M O.

Mais tiens, voici l'amoureux... le brigadier
Lorenzo... qui vient de ce côté... il est triste...
il soupire...

B E P P O.

Il fait bien de ce dépêcher... car s'il va au
rendez-vous que lui prépare le capitaine, il n'aura
pas long-temps à soupire...

G I A C O M O.

Viens, laissons-le, et ne le perdons pas de vue...
(Ils s'éloignent par le sentier à droite qui est derrière la treille.)

SCENE V.

LORENZO, sortant de l'auberge, à gauche.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

Pour toujours, disait-elle,
Je suis à toi;
Le sort peut bien t'être infidèle,
Mais non pas moi,
Et déjà la perfide adore
Un autre amant!
Ah! je ne puis le croire encore:
Je l'aimais tant!

DEUXIEME COUPLET.

Allons, que l'honneur seul me guide!
Je veux la fuir!
Je veux oublier la perfide,
Et puis mourir!
Oui, je la hais... oui, je l'abhore...
Et cependant,
Je ne puis l'oublier encore;
Je l'aimais tant!

Et j'ai su me contraindre... j'ai eu le courage
de l'épargner!... quand je puis, à haute voix,
devant son père, devant tout le monde, lui repro-
cher sa trahison... Qu'ai-je dit? moi! déshono-
rer celle que j'ai aimée, la perdre à jamais... non,
qu'elle se marie... qu'elle soit heureuse si elle
peut l'être... elle n'entendra de moi ni plaintes,
ni reproches... Voici bientôt l'heure du rendez-
vous... j'irai... j'irai me faire tuer pour elle, ce
sera ma seule vengeance.

SCENE VI.

LORENZO, MATHEO, ZERLINE,

sortant de l'auberge, à gauche.

M A T H E O.

Mettez là une table et du vin! les gens de la noce
et les carabiniers ne seront pas fâchés de boire un
coup avant de partir. Des carabiniers, c'est tou-
jours altéré!...

(Matheo va et vient pendant toute la scène suivante.

Durant ce temps, Zerline s'est approchée de Lorenzo
qui est dans le coin à droite.)

Z E R L I N E, timidement.

Lorenzo, c'est moi qui vous cherche. Voici
mon père de retour.

L O R E N Z O.

C'est bien.

Z E R L I N E.

Francesco est avec lui!

10

Lorenzo, bewegt.
 Francesco?

Zerline.
 Ich soll ihn heirathen — alles ist bereit.

Lorenzo.
 Desto besser!

Zerline.
 In einer Stunde — gehöre ich mir nicht mehr an — wenn du nicht sprichst, mir dies seltsame Betragen nicht erklären willst.

Matteo, mit Gläsern und Flaschen.
 Holta! Zerline, was siehst du da und plauderst, statt mir zu helfen.

Zerline, zu ihm gehend, doch Lorenzo anblickend.
 Gleich, lieber Vater.

Siebenter Auftritt.

Vorige. Beppo, Giacomo, treten rechts auf.

Beppo, sich auf die steinerne Bank setzend.
 So — hier können wir alles beobachten!

Zerline, geht wieder zu Lorenzo.
 Lorenzo — sag mir die Wahrheit — was hast du gegen mich, wodurch hab' ich dich betrübt?

Beppo, Giacomo, zu Zerline.
 He da — zu trinken, mein Kind!

Matteo.
 Zerline hörst du nicht — man ruft dort.

Zerline, ungeduldig.
 Den Augenblick — ach! das fehlt auch noch!
 (Sie winkt einem Kellner, welcher Beppo und Giacomo bedient. Zerline will mit Lorenzo sprechen, aber die Dragoner treten ein.)

Achter Auftritt.

Vorige. Dragoner.

Chor der Dragoner.
 Nur fort, nur fort, zu neuem Streite,
 O seht, der junge Tag erwacht,
 Er lachet uns zu neuer Deute,
 Nur fort, denn bald ist es gethan.

Matteo.
 Ein Weilschen noch verziehet nur —

Chor.
 Es ist so eben sieben Uhr —

Lorenzo.
 Was sagt ihr? sieben Uhr —
 Nur fort! (zu einem Unteroffizier.)
 Du wartest eine Viertelstunde —
 Und bleibst dort am Walde sieh'n,
 Bring' ich dir selber keine Kunde,
 Wirft du mit Allen vorwärts geh'n.

LORENZO, un peu ému.
 Francesco!

ZERLINE.
 Il me l'a présenté comme son gendre. Tout est prêt pour notre mariage.

LORENZO, à part.
 Tant mieux!

ZERLINE.
 Dans une heure, je vais être à un autre... si vous ne parlez pas, si vous ne daignez pas m'expliquer votre étrange conduite.

MATHEO, à la table à gauche.
 Qu'est-ce que tu fais donc, au lieu de venir m'aider.

ZERLINE, allant à lui tout en regardant Lorenzo.
 Me voici, mon père.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, BEPPO ET GIACOMO,
 entrant par la droite.

BEPPO,
 s'asseyant près de la table à droite sous la treille.
 D'ici nous pouvons tout surveiller.

ZERLINE, qui s'est approchée de Lorenzo.
 Lorenzo, dites-moi la vérité! qu'avez-vous contre moi?... Qu'avez-vous à me reprocher?...

BEPPO et GIACOMO, frappant sur la table.
 Allons, la fille... ici... à boire...!

MATHEO.
 Eh bien! eh bien!... tu n'entends pas qu'on t'appelle...!

ZERLINE, avec impatience.
 Tout à l'heure... Il s'agit bien de cela dans ce moment...
 (Elle fait un signe à un garçon qui apporte à boire à Beppo et à Giacomo. Zerline cherche encore à parler à Lorenzo; mais dans ce moment entrent les cavaliers.)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS SOLDATS DU DÉTACHEMENT

CHOEUR.
 Allons, allons, mon capitaine,
 Voici le jour qui nous ramène
 Et les combats et le plaisir.
 Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO.
 Quoi! déjà vous mettre en campagne?
 LE CHOEUR DE SOLDATS.
 Dès long-temps l'aurore a paru;
 Sept heures vont bientôt sonner.

LORENZO, à part.
 Qu'ai je entendu!

(aux soldats.)
 Nous partons.
 (à un sous-officier qu'il prend à part.)
 Écoute: au pied de la montagne
 Un quart d'heure tu m'attendras;
 Et, si je ne reparais pas,
 A ma place commande et dirige leur zèle...!

Matteo, zu Lorenzo.

Allein geht Ihr zum Wald!

Lorenzo.

Mich rufet die Ehre!

Beppo, bei Seite.

Ein sicherer Tod wird dort sein Lohn.

Giacomo.

Ha endlich, Beppo, geht er schon.

Zerline, Lorenzo anblickend.

Ich darf den Theuren so nicht lassen!

(Sie will zu Lorenzo, als Francesco und die Landleute austreten.)

Neunter Auftritt.

Vorige. Landleute, mit Blumen und Bouquets,
Milord, Pamela, aus dem Hause.

Chor der Landleute und Gäste.

Wohlan Ihr Mädchen dieser Fluren,

Das frohe Fest mit Lust besingt!

So folgt der Freude Rosenspuren,

Musik und Tamburin erklingt.

Dragoner.

Auf, auf, nur fort zu neuem Streite,

Seht, der junge Tag erwacht,

Er lachet uns zu neuer Beute,

Nur fort, denn bald ist es vollbracht.

Matteo, vereint Francesco und Zerline.

Ja Kinder, ja, es naht die Stunde eures Glückes!
Und Franz empfängt nun bald das Wort der Treue.

Zerline, immer mit Lorenzo beschäftigt.

Verdien' ich denn von ihm nicht eine Gunst des Blickes!

(Sie eilt zu ihm.)

Ach mein Lorenzo, höre, — höre mich aufs Neue!

Was thar ich denn?

Lorenzo.

Ha Falsche!

Zerline.

Rede doch!

Lorenzo, mit halber Stimme.

Ungetreue!

So esse doch, zu dem zurückzukehren,

Der diese Nacht sich zu dir stahl!

Zerline.

O Gott, — was muß Zerline hören!

Ich trage nicht den Schimpf, die Qual!

(Lorenzo wendet sich mit Stolz von ihr fort und geht zu seinen Soldaten, die er in Reih' und Glied stellt.)

Beppo, trübsend, im Vorgrunde.

Geh'n sie fort?

Giacomo.

Ja wohl, sogleich!

Zerline.

Welches Dunkel schwebt hier!

MATHÉO.

Quoi! seul dans ces rochers?

LORENZO.

C'est l'honneur qui m'appelle!

BEPPPO, à part.

C'est à la mort qu'il va courir.

GIACOMO.

Enfin, enfin, il va partir!

ZERLINE, regardant Lorenzo.

Je ne puis le laisser partir.

Il faut. . .

(Elle va s'avancer vers lui; en ce moment Francesco et toute la noce arrivent et l'entourent.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HABITANS ET HABITANTES
DU VILLAGE, avec des bouquets, MYLORD,

PAMELA.

ENSEMBLE.

LE CHOEUR DE VILLAGEOIS.

Allons, allons, jeunes fillettes,

Les tamburins et les musettes

Annoucent l'instant du plaisir;

Et pour la noce il faut partir.

LES CHOEUR DE SOLDATS.

Allons, allons, mon capitaine,

Voici le jour, qui nous ramène

Et les combats et le plaisir.

Allons, allons, il faut partir!

MATHÉO, unissant Francesco et Zerline.

Allons, enfans, votre bonheur commence.

(à Zerline, montrant Francesco.)

Dans un instant il recevra ta foi.

ZERLINE.

Tout est fini! pour moi plus d'espérance!

(voyant Lorenzo qui va partir, elle s'approche de lui.)

Ah! Lorenzo, de grace, écoutez-moi!

Qu'ai-je donc fait?

LORENZO, avec une fureur concentrée.

Perfide!

ZERLINE, à haute voix.

Achievez!

LORENZO, à demi-voix et lui imposant silence.

Imprudente!

Songez à cet amant que cette nuit j'ai vu

Non loin de vous caché. . .

ZERLINE.

Qu'ai-je entendu?

De surprise et d'horreur je suis toute tremblante!

(Lorenzo, qui s'est brusquement éloigné d'elle, va retrouver ses soldats qui sont au fond du théâtre, et les range en bataille.)

BEPPPO, sur la droite près de la table, et buvant.

Partent-ils!

GIACOMO, de même.

Dans l'instant.

ZERLINE.

O mystère infernal!

B e p p o, schlägt auf den Tisch:

Holla! mehr Wein!

(dreht sich um und sieht Zerline und zeigt diese verwundernd dem Giacomo.)

Doch sieh, das junge Mädchen ist's, ich wette,
Die gestern zögerte, bei der Toilette!

G i a c o m o.

Ganz recht, der alles gar zu reizend fand —
Die gar zu hübsch sich, und zu niedlich fand.

B e p p o.

Wie war doch gleich ihr Sang? (lachend.)
(sie capirend) Für ein einfach ländliches Mädchen,
Da bin ich schon ganz fein gebaut!

G i a c o m o.

Und wurde leicht in Städten und Städtchen,
Wohl schon ein häßlicher Bräutchen getraut.

Z e r l i n e, aufmerksam durch diese Worte, sucht sich
sinntend auf etwas zu erinnern.

Was ist das? Welche Worte vernahm mein Ohr!

D o p p e l c h o r.

Wohlan ihr Mädchen dieser Fluren,	Wohlan, nur fort zu neuem Etreite,
Das frohe Fest mit Lust besingt,	O seht, der junge Tag bricht an,
So folgt der Freude Rosen- spuren,	Er lachet uns zu neuer Beute,
Musett' und Tamburin er- klingt.	Nur fort, denn bald ist es gethan!

Z e r l i n e

(erblickt Lorenzo, der so eben mit den Soldaten fort will, und
stürzt ihm nach.)

O weilet noch! ach hört mich an.

A l l e.

Was ist mit ihr?

D i a l o g.

L o r e n z o.

Fort — marsch!

Z e r l i n e, ihn zurückhaltend.

Haltet ein. Was den Argwohn, der mich trifft,
herbeigeführt, weiß ich nicht; aber hört mich, meine
Freunde, hört mich an. Gestern Abend — war ich
allein in meinem Zimmer, — (Lorenzo firend) ja —
allein — und dachte Aller, die mir so theuer sind, —
ich sprach mit mir selbst, und Worte, die, wie ich
glaubte, Gott nur allein gehört haben könnte, und
diese Worte — vernahm ich in diesem Augenblicke
hier — ganz in der Nähe.

B E P P O, frappant sur la table et appelant.

Holla! du vin!...

(se retournant, et apercevant Zerline qu'il montre à Giacomo)

Eh mais! vois donc... c'est la jeune fillette
Qui fut hier au soir si longue à sa toilette.

G I A C O M O.

Et qui se trouve si bien faite;
Il t'en souvient?

B E P P O.

Oui, c'est original.

(riant.)

• Oui, voilà, pour une servante,
• Une taille qui n'est pas mal.

(imitant la posture de Zerline devant la glace.)

• Vraiment, vraiment, ce n'est pas mal.

Z E R L I N E, étonnée.

T O U S D E U X.

Qu'entends-je?

Ah! ah! ce n'est pas mal!

Elle a raison d'être con-
tente.

Z E R L I N E, cherchant à rappeler ses idées.

Qu'ont-ils dit?... quel est donc ce mystère infernal?

E N S E M B L E.

MATHÉO et LE CHOEUR.

LES SOLDATS.

Allons, allons, jeunes fillettes,
Oui, c'est l'honneur qui
nous appelle!

Les tambours et les mu-
settes Nous saurons courir avec
zèle

Annoncent l'instant du
plaisir; Au danger ainsi qu'au
plaisir;

Et pour la noce il faut
partir. Allons, allons, il faut
partir.

B E P P O et G I A C O M O.

Bon, bon, bon, il va partir!

C'est à la mort qu'il va courir.

Oui, tout semble nous réussir;

C'est bien, c'est bien, ils vont partir.

L O R E N Z O.

Z E R L I N E.

Oui, de ces lieux il faut
partir, Qui donc ainsi m'a pu
trahir?

Et pour jamais je dois
la fuir. Par quel moyen le dé-
couvrir?

O mon Dieu! viens me
secourir!

(A la fin de cet ensemble, Lorenzo, qui a rangé ses
soldats en bataille, leur crie.)

Portez armes! en avant! marche!

(Ils défilent devant lui et commencent à gravir la mon-
tagne; Mathéo vient prendre la main de Zerline et
lui montre la noce qui se dispose aussi à partir. En
ce moment, Zerline voit Lorenzo qui s'éloigne; et,
hors d'elle-même, elle s'élançe au milieu du théâtre.
— Pendant ce temps, l'orchestre continue, et on
entend toujours un roulement lointain de tambours.)

Z E R L I N E.

Arrêtez! arrêtez tous, et écoutez-moi!

T O U S, l'entourant.

Qu'a-t-elle donc?

Z E R L I N E, regardant Lorenzo qui est redescendu près d'elle.

J'ignore qui a fait naître les soupçons auxquels
je suis en butte, et je cherche en vain à me les
expliquer; mais je sais qu'hier soir j'étais seule
dans ma chambre, (avec force et regardant Lorenzo) oui,
seule!... Je pensais à des personnes qui me sont
chères... et je me rappelle avoir proféré tout haut
des paroles que Dieu seul a dû entendre, et ce
pendant on vient de les répéter tout à l'heure près
de moi.

Lorenzo.

Und von wem?

Zerline, zeigt auf Beppo und Giacomo.

Von diesen beiden hier. — Sie müssen gestern in meiner Nähe gewesen seyn.

Lorenzo.

Und weshalb, in welcher Absicht! das muß heraus.

Musik. (der Gesang fährt fort.)

Alle.

Großer Gott!

Lorenzo, zu seinen Soldaten.

Dieser beiden hier versichert euch.

Dragoner.

Beide nehmt gefangen, fort, sogleich!

Lorenzo.

Ha, wären diese von der Schaar,
Der wir in diesem Augenblick entgegenziehn?
(zu dem Müller.)Du kennst ihren Chef, versprachst ihn auszuliefern,
So rede frei, erkennst du unter beiden ihn?

Der Müller, beide betrachtend.

Nein, nein.

Beppo. Giacomo.

O Himmel! welches Glück!

Lorenzo.

Doch bleibt verdächtig mir ihr Blick!

Ein Soldat

(welcher beide Taschen durchsucht, zu Lorenzo.)

Seht diesen Dolch, dies Briefchen hier,
In ihren Taschen war's versteckt. —

Lorenzo.

Zeigt mir!

Dialog.

Lorenzo, liest.

« Sobald Lorenzo nach seinem Rendez-vous abge-
gangen, die Dragoner gegen uns, und die Gäste
zur Hochzeit aufgebrochen seyn werden, — erwarte
ich von euch Bescheid, indem ihr die Glocke der Ka-
pelle läutet. Mit einigen braven Gesellen werde ich
alsdann bei der Hand seyn, um Milord und Milady
in unsre Gewalt zu bekommen. Erwartet mich! »

Gesang.

Alle.

O Gott!

Pamella.

Ha, ein Komplott ist's, wie gesagt!
(zu Lorenzo.) O reden sie!

Lorenzo.

Ha, Dank, es tagt!

Milord.

Ich zittere für Sie —

LORENZO.

Et qui donc?

ZERLINE, montrant Beppo et Giacomo.

Ces deux hommes que je ne connais pas... Ils
étaient donc près de moi!... cette nuit!... à mon
insu!...

LORENZO.

Dans quel but? dans quelle intention? Il
faut le savoir.

(Le morceau de musique reprend.)

TOUS.

Grand dieux!

LORENZO, à ses soldats, montrant Beppo et Giacomo.

Qu'on s'assure de tous les deux!

ENSEMBLE.

SOLDATS et CHOEUR. LORENZO et ZERLINE.
Il a raison, le capitaine, Pour moi quelle lueur
Saisissez-les... soudaine!
Saisissons-les! saisis- Il faut pénétrer leurs
sons-les! secrets;
On connaîtra qui les Du ciel la bonté sou-
amène; veraine
Oui, l'on connaîtra leurs Peut me rendre à ce que
projets. j'aimais!

LORENZO.

Seraint-ce ces bandits que poursuivent nos armes?
(faisant approcher un paysan.)

Toi qui connais leur chef et dois nous le livrer,

Regarde bien, et parle sans alarmes:

Est-ce l'un deux?

LE PAYSAN, après les avoir regardés quelque temps.

Non... non...

BEPP0 et GIACOMO, à part.

Nous pouvons respirer!

LORENZO, les regardant.

Ils ne m'en sont pas moins suspects.

MATHEO, montrant Lorenzo deux poignards et un papier.

Voici des armes.

Un billet dont sur eux on vient de s'emparer.

LORENZO, le prenant vivement.

Lisons.

(Même effet que plus haut. L'orchestre continue seul
et en sourdine.)LORENZO, lisant une partie de la lettre à voix basse
et le reste tout haut.

« Dès que les carabiniers et les gens de la noce
seront partis, vous m'en avertirez en sonnant la
cloche de l'ermitage; je viendrai alors avec quel-
ques braves, et me charge de mylord et de
milady. »

TOUS.

Grands dieux!

MYLORD et PAMELA, tremblans.

C'est un complot contre nous deux.

(à Lorenzo.)

Que veux dire ceci?

LORENZO.

Nous le saurons.

(Il parle bas à un de ses soldats.)

MYLORD.

Je tremble...

(à Pamela.)

Pour toi.

11

Lorenzo. Zerline. Milord. Pamela. Matteo.

R o m a n z e (des ersten Acte.)

O Herr, wir danken dir!
 Allein durch deine hohe Macht
 Ward diese That vollbracht,
 Lacht neuer Friede hier!
 Wie — droht des Sturmes Wuth nicht mehr —
 Der Schiffer singt auf weitem Meer,
 So klopf in neuter Lust
 Auch freudig uns're Brust.
 Ohne Neben und Furcht sofort,
 Nennt man nun das Schreckenswort:
 Diavolo! Diavolo!
 Diavolo!

(Während dieses Gesanges wurde Diavolo über die Berge geführt und zwar so, daß er grade bei den Worten „Diavolo“ in der Mitte der Gebürge ist, und von allen Seiten von den Zuschauern gesehen werden kann. Zerline ist mit Lorenzo versöhnt, beide sind beim Vater.)

C h o r.

Victoria! Victoria!
 Der Räuber fiel in uns're Hand!
 Victoria! Victoria!
 Welch Glück für unser Vaterland!

Der Vorhang fällt.**ENSEMBLE.**

LORENZO, ZERLINE, MILORD, PAMELA, MATHÉO.

(Reprise de la ronde du premier acte.)

Grand Dieu, je te rends grace!
 C'est par ton pouvoir protecteur
 Que rentrent dans notre cœur
 La paix et le bonheur!
 Dès que l'orage passe
 Galement chante le matelot,
 Et se rassurant bientôt,
 Chacun dans ce hameau,
 Sans crainte en son foyer paisible,
 Dira ce nom terrible:
 Diavolo! Diavolo!

(En ce moment Diavolo passe sur la montagne du fond, précédé et suivi des carabiniers; tous les paysans se retournent et le montrent du doigt.)

LE CHOEUR, achevant l'air.

Diavolo!

Victoire! victoire! victoire!

(montrant Lorenzo et Zerline.)

Combien ils sont heureux!
 Victoire! victoire! victoire!
 Et l'amour et la gloire
 Vont combler tous leurs vœux.